qui nous présente des considérations d'ordre arithmétique, voire ésotérique, sur la structure du sonnet.

Au total, un ensemble de travaux de grande qualité, dont il faut recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent aux divers aspects de la création poétique dans les littératures grecque et latine.

J. HELLEGOUARC'H.

Éditions de textes. Collections.

Collections des Universités de France.

Lucilius. Satires, livres XXIX, XXX et fragments, éd. F. CHARPIN, Paris, Les Belles Lettres, 1991.

Ce troisième et dernier tome du travail de F. CHARPIN sur Lucilius est meilleur que les précédents qui ont paru en 1978 et 1979. Il témoigne des mêmes qualités mais les imperfections qu'on y relevait ont été dans une large mesure corrigées (voir à ce sujet mes comptes rendus dans *Latomus*, 38, 1979, p. 701-702 et 40, 1981, p. 127-128).

Outre les restes des livres XXIX et XXX du poète, l'ouvrage contient les fragments cités sous son nom mais sans référence à un livre de ses *Satires* et les fragments douteux qui ne lui sont pas explicitement attribués. Dans ces différentes sections, les textes sont rangés en fonction de leurs mètres. D'où une difficulté de taille que connaissent bien les spécialistes : très fréquemment, le rythme des vestiges conservés est loin d'être certain. Aidé par son reviseur, J. SOUBIRAN, dont on sait la compétence en la matière, F. CHARPIN se tire au mieux de ces problèmes épineux. Les solutions qu'il adopte ne sont pas toutes indiscutables — comment pourrait-il en aller autrement? — mais je les estime judicieuses et bien justifiées en général.

Dans le choix des leçons qu'il retient l'auteur fait preuve d'une louable modestie : à deux ou trois exceptions près, il emprunte à d'autres et notamment à J. SOUBIRAN ses émendations dont la plupart sont dictées par la métrique. Cette partie fondamentale de l'étude n'appelle selon moi que des reproches mineurs : par exemple, je trouve curieuses les lacunes introduites dans de nombreux passages (1203.4 M., 1312.3 M., etc.); en 877 M., je préfère le *miserulam* d'ONIONS au *miseriam* de PASSERAT suivi par F. CHARPIN (cf. le commentaire de celui-ci, p. 173 : « s'il (Agamemnon)... ne renvoie pas la prêtresse »); en 864 M., *uoluisse* pris à Cichorius s'écarte trop à mon avis du *uel sese* des manuscrits et en 972 M. je me demande pourquoi il faudrait, avec GUYET, remplacer par *non* le *nobilis* de la tradition.

Les apparats critiques sont satisfaisants dans l'ensemble. Cependant leur rédaction laisse parfois à désirer : ainsi, je n'écrirais pas (p. 19, 12 = 894 M.) : « auferas *codd.* : aut inferas *L* », puisque *codd.* désigne l'ensemble des manuscrits; pour 810 M., je n'ajouterais pas NON. après *codd.*, vu que le morceau considéré n'est que chez Nonius et en 853 M. je substituerais L^1 à *L*. D'autre part, en ce qui concerne Nonius, j'ai remarqué plus d'un manque (exemples : en 804 M., l'*antiqua* d'H^1 n'est pas mentionné; *ibid.* : *est peccatores* n'est pas uniquement dans L; en 877 M., *ni* n'est pas donné non plus par L seul). Enfin, toujours pour Nonius, F. CHARPIN recourt aux « sigles collectifs », A^A, B^A, C^A, D^A, dont les « règles et recommandations pour les éditions critiques » publiées par la Collection des Universités de France (Paris, 1972) déconseillent avec raison l'usage (p. 16 de la série

latine) et je suis persuadé qu'il n'a pas plus que par le passé eu sous les yeux les manuscrits auxquels il renvoie ou leurs copies.

Dans la traduction, le plus souvent élégante et fidèle, je n'ai rencontré que des peccadilles : *amabo* ne veut pas dire « chéri » mais « de grâce » (890 M.) ; *uel bellissimum* est mal rendu par « le meilleur aussi » (803 M.) ; en 839 et 840 M., j'aurais employé un seul mot pour les deux *ferro* ; *claustra* n'équivaut pas exactement à « sanctuaire » (1028 M.) ; « tous » ne convient pas pour *utrisque* (1011 M.) ; en 976 M., « odeur » n'est pas dans le texte latin ; en 1075 M., *uideas* = « on voit » ou « on peut voir » plutôt que « on verrait » ; en 1064 M., *calce* = « à coups de pied » et non « à coups de savates » ; en 1107 M., *triclini* = « de la salle à manger », non « de la salle » tout court.

Quoique concises, les introductions et les notes complémentaires fournissent l'essentiel des informations et éclaircissements nécessaires. Ici encore, je n'ai pas découvert grand-chose à redire : quelques explications tiennent trop de la paraphrase (859-860 M., 898 M., 996 M.) ; ailleurs il y a des manques (par exemple, en 811 M., *cura*, d'après moi, ne désigne pas uniquement « les faux-semblants auxquels les hommes sacrifient leur existence » mais aussi le mal d'amour, un des motifs du livre XXIX) et quelques hypothèses me semblent aventurées (rien, à mon sens, ne permet de conjecturer qu'en 890 M. on a affaire à une *meretrix* qui, au cours d'une beuverie, désire se débaucher et je ne suis pas convaincu qu'en 906 M. *hunc* représente *amorem*). En revanche, j'ai admiré la prudence de l'auteur qui ne tranche ordinairement que quand il est sûr, ainsi que l'impressionnante érudition qu'il manifeste dans tous les domaines. Plusieurs de ses pages, notamment celles que lui inspire la fameuse tirade sur la vertu (p. 254-256), sont des modèles du genre.

La présentation matérielle n'est pas moins digne d'éloges. Je n'ai décelé qu'un nombre infime de coquilles (en particulier p. 130, fr. 100 : lire « tout entière » ; p. 244, l. 1 : lire « diérèse » ; p. 272, fr. 57, l. 5 : fermer les guillemets ; p. 280, fr. 79, l. 3 : ajouter l'-n de « formation » ; p. 286, fr. 99, l. 18 : lire « plates-formes » ; p. 289, fr. 108, l. 7 : lire « δή »). Mais j'aurais aimé trouver, avec l'*index nominum* et les tables de concordance indispensables, un *index* des thèmes examinés.

A la fin du premier compte rendu que j'ai cité plus haut, je souhaitais que F. CHARPIN élaborât « avec plus de soin et d'attention » la suite de son édition. Dans le volume que je viens d'analyser il exauce presque entièrement ce vœu. Pour nous avoir procuré cet excellent instrument de travail, d'autant plus remarquable que les textes et les questions auxquels il s'attaque sont spécialement ardus, il mérite félicitations et remerciements.

Jean-Pierre CÈBE.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, tome XVI, livre XXVI, texte établi et traduit par Paul JAL : Collection des Universités de France : Paris, 1991, LVI-153 pages dont 103 doubles.

Ce tome des C. U. F. se présente sous un volume nettement allégé par rapport aux plus récentes éditions de Tite-Live, en particulier celles de la quatrième décade et des livres XLI-XLV, ces derniers dus au même éditeur. Il est vrai que le livre XXVI n'est pas des plus longs, avec 51 chapitres, et qu'il ne comporte pas de problèmes historiques majeurs, mais l'on ne peut s'empêcher de trouver sèches introduction et notes. L'absence de deux cartes indispensables — l'Italie centrale entre Capoue et Rome, et l'est de l'Espagne —, si elle économise du papier, rend

en revanche la consultation difficile et oblige l'éditeur à des acrobaties stylistiques bien peu convaincantes, par exemple, chap. 8, n. 6, pour la position de Setia, Cora, Lavinium et Lanuvium; défaut d'autant plus regrettable que le choix de Lanuvium repose sur un grave problème textuel, les manuscrits s'accordant sur Lavinium, et que d'une manière générale, dans tout ce récit de la marche infructueuse d'Hannibal sur Rome pendant le siège de Capoue (chap. 7-11), les historiens antiques proposent des trajets divergents entre eux et quelquefois contradictoires à l'intérieur de chaque version, mais avec une abondance de repères géographiques (ici chap. 9) qui laisse planer le doute sur l'authenticité même de l'événement.

En revanche, élément commode jusqu'ici absent des C. U. F., une liste d'abréviations allège la bibliographie de l'introduction et des notes. Ces dernières sont, selon la coutume récemment adoptée, partagées entre bas de pages et fin de volume, mais cette fois avec des types d'appel distincts, d'où une consultation plus aisée que, par exemple, dans le livre XL.

Le texte est, à quelques variantes près, celui de CONWAY et JOHNSON dans l'édition Oxford de 1935 (corriger p. LII : le tome IV comprend les livres XXVI-XXX, même dans la réimpression de 1968). Hommage à la solidité de cette édition, elle n'est amendée que sur quelques points que nous allons examiner, mais il eût convenu également d'en rectifier partout la ponctuation pour la rendre plus conforme aux usages français : certes l'éditeur a rétabli des virgules dans les énumérations (1, 10; 3, 4; 5, 9; 25, 12; 36, 11; 47, 7; 48, 1), mais pas en 13, 18, 15, 14 ni 16, 7; en 38, 6 (devant *Dasius*) et 47, 5-6 il faudrait des virgules à la place des points-virgules, et l'inverse en 33, 8. Les deux points de l'édition anglaise sont souvent l'équivalent de notre point-virgule, d'ailleurs en général utilisé dans la traduction : 2, 10; 2, 12; 2, 13; 6, 7; 33, 8. En 41, 10 le point d'interrogation est traduit par un point d'exclamation. Des virgules à l'allemande, devant des complétives ou des relatives, sont contraires à l'usage français : 1, 10; 6, 8; 13, 5; 27, 6. Enfin, les alinéas de CONWAY-JOHNSON, respectés dans le texte, ne sont pas conformes à ceux de la traduction en 2, 6; 36, 10; 27, 1.

CONWAY et JOHNSON avaient utilisé deux manuscrits du XV^e^, *JK*, pour établir leur texte, et la suppression de ces pré-éditions, parmi les très nombreux manuscrits dépouillés, lève beaucoup d'ambiguïtés dans la présente édition : conformément à l'usage de la C. U. F., les lettres ajoutées par les éditeurs sont clairement indiquées en italiques, les syllabes par des crochets, sauf trois petites erreurs matérielles : en 22, 7 il faudrait uid*eretur*, en 24, 3 adiec*it*, en 47, 3 enfin *X*VIII. Trois coquilles orthographiques à signaler dans le texte : rétablir en 21, 9 praecedentes; en 27, 9 fassi; en 41, 13 sustinuerunt. Dans l'apparat, en 30, 11, « ex t- P^2 » est redondant : « et t- *P corr.* P^2 » serait plus clair. En 48, 1 enfin, il n'y a pas d'unité critique pour justifier *ipse*.

La graphie des noms propres n'est pas sans poser quelques problèmes qui sont développés en notes. Il reste étrange qu'en 1, 1, Fulvius Cent*u*malus soit ainsi orthographié dans le texte, conformément aux *Fastes*, mais appelé Centimalus dans la traduction, selon les manuscrits. Pour Volso en 23, 1, il nous semble erroné de suivre CONWAY-JOHNSON (leçon d'Aldus, en l'absence de toute indication valable des manuscrits) alors qu'ici en 28, 12 et dans les livres ultérieurs les manuscrits s'accordent sur Vulso, graphie qui ressort aussi des *Fastes capitolins* (note de CONWAY-JOHNSON *ad loc.*).

Plusieurs leçons appellent un bref commentaire. 6, 3 : pourquoi une porte de Capoue qui mène au Volturne (⟨ad⟩ Volturnum) plutôt qu'à la ville de Volturnum? La note 1 est d'autant moins convaincante que cette voie peut mener directe-

ment à la ville ou la rejoindre le long du fleuve; le consensus des manuscrits, prompts il est vrai à omettre un mot court, est un élément plus sûr, et de plus les plans récents de Capoue (CHOUQUER et FAVORY, *Les paysages de l'Antiquité*, Paris, 1991, p. 88) font apparaître une orientation parcellaire directement orientée vers l'embouchure, donc vers Volturnum. 7, 6 : ⟨agenda⟩ (audendaque) est curieusement ajouté par Conway et Johnson qui expliquent pourtant en note que la présence de *-que* chez *M* est souvent dépourvue de signification; or ici le *-que* est de deuxième main, et le consensus invite à s'en tenir à la formule classique *ad omnia audenda*. 8, 10 Lanuvium : la correction du géographe Cluver, à partir du Lavinium des manuscrits, ne pose aucun problème paléographique, mais n'améliore en rien la connaissance de l'itinéraire d'Hannibal, dûment reconstitué par les sources et à notre avis en bonne partie mythique (cf. *supra*). 13, 10 : il serait bon de signaler qu'avant l'excellent *demissus* proposé par l'éditeur, d'autres corrections, paléographiquement inférieures après *deinde*, avaient été proposées : *condar*; *conditus exspirem*; *in carcere exspirem*; *enecer*; *manibus carnificis exspirem*. De même en 26, 4 ⟨ibi⟩ l'emporte sur ⟨interim⟩ de par la présence d'un second *ibi*, et l'absence de toute liaison chez beaucoup d'éditeurs dont CONWAY-JOHNSON (qui tentent de la justifier en note) est une faute de style, mais la simple mention « add. Luchs » dans l'apparat peut sembler quelque peu cavalière. 27, 12 : « quid? », excellente leçon originale justifiée par une note, supprime la contradiction créée par toutes les tentatives précédentes (⟨quia⟩, ⟨quippe⟩). 36, 11 « pro se quisque aurum, argentum [et] aes in publicum conferunt » : il semble plus prégnant de garder le *et* des manuscrits, au sens de « et même le bronze », *sc.* la vaisselle de bronze, puisque du bronze monnayé il a déjà été question au § 8. 41, 12 « defectionem Italiae maioris partis, Siciliae, Sardiniae » : *maioris partis* ayant été glissé entre *Siciliae* et *Sardiniae* dans les manuscrits, il faudrait, si évidente que soit la correction, une vraie note et non un simple renvoi à l'apparat (n. 2) pour l'expliquer. 46, 2 : « parte in alia » est considéré, curieusement, comme *locus desperatus* par CONWAY-JOHNSON qui proposent d'ajouter par exemple *marina* pour justifier le *in*; Weissenborn a certainement raison de le supprimer : on aimerait qu'une note expliquât pourquoi il est ici maintenu.

Traduire le livre XXVI n'est pas chose aisée, en particulier en raison du style plutôt négligé qu'on remarque dans nombre de passages. P. JAL a choisi la précision au détriment, parfois, de la brièveté. Nous apporterons quelques critiques mineures : 21, 4 : l'expression *nullus nuntius rediit* est un cliché pour souligner les défaites totales (par exemple XXXVIII 46, 2); ce qu'on reproche à Fulvius n'est pas d'avoir annoncé la défaite, mais de ne pas être mort sur le champ de bataille comme les généraux précédemment cités. 4, 2 : le messager numide n'est pas passé en plein milieu *du* camp romain, mais entre *les* camps; il n'est pas nécessaire de préciser *bina*, etc., pour faire allusion à plusieurs camps (id. au § 6). 6, 4 : on peut traduire plus légèrement « en lançant leurs projectiles ». 7, 7 : la lettre « regorgeait d'encouragements » plutôt, peut-être, que « consistait surtout en exhortations ». 7, 9 : « pour se protéger » en général, plutôt que « pour couvrir l'opération ». 9, 2 : « de côté et d'autre » fait penser à *utrimque*, des deux côtés de la via Latina, et ne traduit pas le sens plus générique de *passim*. 10, 1 : *jusqu'aux* Esquilies. 11, 1 : non pas « ni Flaccus ni les consuls », mais « Flaccus *et* les consuls » agissant ensemble. 14, 5 : non « restèrent en vie », mais « agonisèrent ». 14, 7 : « aussi » ne correspond à aucun mot du texte. 15, 7 : Tite-Live ne parle pas du « premier » magistrat des Sidicins, mais du magistrat unique (report du *primum ingressum* ⟩ de la ligne précédente?). 16, 1 : « Si les circonstances... avaient été conformes » est un peu maladroit : un lecteur pressé peut le prendre pour un irréel

(la suite de la phrase est cependant claire). 17, 1 : « quos ipse legisset » est gênant : « ceux qu'il aurait choisis » plutôt que « qu'il choisirait » ? 20, 6 : « prit » plutôt que « avait » ses quartiers. 24, 3 : *adiecit se sequi iam inde a maioribus traditum morem* ne peut guère se traduire par « il ajouta qu'il suivait maintenant... » : Scipion ne se met pas du jour au lendemain à suivre la coutume ! Il nous semble plutôt que Tite-Live insiste lourdement sur « l'usage depuis longtemps transmis par nos ancêtres » (P. JAL souligne ailleurs, à raison, des redondances fréquentes). 26, 5 « déclara » ou « avait déclaré » ? 26, 7 : le sens précis est « il ne laisserait traiter d'aucune question avant ⟨ que n'eût été abordée ⟩ celle d'introduire les Siciliens au sénat ». 26, 10 : l'*otium* n'est pas seulement l'inactivité politique, mais le manque d'activité en général ; n'oublions pas que selon toute vraisemblance, nous sommes en décembre ou janvier de l'année astronomique (sur cette question du calendrier, voir ce qu'écrit A. HUS dans l'édition C. U. F. du livre XXXI, p. XCII). 41, 9 : *summa rerum* est peut-être à entendre ici comme « l'issue des événements ». 50, 4 : on préférerait une formulation plus claire, par exemple « C'est en homme jeune que je m'adresse à toi, homme jeune... ».

Quelques coquilles et quelques compléments sur l'introduction, la traduction et les notes : p. XXII, l. 28 lire « quatre »... sans *-s*. P. XXVII, l. 9 « l'aurait-il ». P. XLIII, l. 22 « vaisseaux ». P. XLIV, l. 13 : c'est en XXXVIII 46, 4 que disparaît *B* (à moins que l'éditeur n'ait considéré que la décade en cours ?) Dans les *sigla*, un problème typographique : il est difficile de reconnaître les deux ^{v} utilisés pour les corrections de Valla et de Pétrarque sur *A* ; celui qui ressemble le plus à un ^{u} désigne Valla et l'autre Pétrarque, alors que chez CONWAY-JOHNSON le seul sigle A^{v} existant désigne Valla, et que Pétrarque disparaît sous d'autres sigles. P. LI, l. 5, lire « classiques » ; l. 24 « Les institutions ». P. LIII, *in fine*, « livre X ». P. 15, chap. 7, n. *a* : *Introduction* p. XXVII. Id. p. 19, chap. 10, n. *a* : *Introduction* p. XXVII-XXVIII. P. 42, l. 22, « ovation. » P. 48, chap. 24, n. *a* : *Introduction* p. XXV. P. 55, n. *b* : *inimicitias*. P. 59, chap. 29, n. *c* : *Introduction* p. XXXVIII. P. 67, n. *b* : « familles que » ou « familles qui » ? P. 70 : la note *a* au chap. 36 est-elle vraiment utile ? P. 73, chap. 38, n. *c* : *Introduction* p. XLI, n. 61. P. 95, chap. 48, n. *c* : id. p. XXIII-XXIV. P. 97, chap. 49, n. *b* : id. p. X. P. 101, chap. 51, n. *a* : « *Introduction*, p. XXIV ». Dans les notes complémentaires : 1 n. 4 « Scipion » ; n. 7 « Herdonea » ; n. 10 : pour quels motifs Brunt refuse-t-il le terme « légion » ? 2, n. 1 : Septimus et non Septimius selon d'autres auteurs ; « 27, 37, entier » et non « 2 sq ». n. 3 : « 23, 35, 5-9 » ; « 16-19 » (en fait les trois chapitres : 23, 35-37). 3, n. 1 : Lange ne figure pas dans les abréviations. 6, n. 3 : *Introduction*, p. X ; id., n. 4 : p. XXIX ; id., n. 5 : p. XXI. 17, n. 4 « Glareanus ». 19, n. 5 « ce personnage ». 20, n. 8 : *turba* suffit à indiquer le grand nombre ; la note est donc inutile. 23, n. 2 : Ashby. 27, n. 1 : Quasar. 29, n. 1 : *Brutus* 12, Valère-maxime... 30, n. 5 : C. Nicolet. 37, n. 1 : *Introduction*, p. XXXV. 41, n. 3 : id. p. XXXVIII ; n. 5 : id. p. XXIV ; n. 8 : id. p. XLVI-XLVIII ; n. 9 : id. p. XXXVIII.

D'une manière générale, cette édition met en relief un certain nombre d'idées qui sont résumées dans l'Introduction. Celle-ci souligne le rôle de pivot qu'occupe le livre à la fois dans la division de l'œuvre, dans la chronologie — même si, dans l'ensemble, Tite-Live a vieilli d'un an les événements — et dans le déroulement de la guerre. C'est en effet, le chapitre 37 y est explicitement consacré — et justifie l'absence d'une nouvelle *praefatio* intermédiaire, comme en VI, XXI et XXXI —, le moment où Hannibal commence à reculer après une série impressionnante de victoires, puis une occupation de l'Italie favorisée par le ralliement de nombreux peuples et cités. Alors qu'avec Hannibal, mais aussi l'Hasdrubal et le Magon

d'Espagne, en désaccord sur la stratégie et la tactique, Carthage a sa chance derrière elle, l'irruption de Scipion ouvre à Rome toutes les espérances. Le livre est construit selon un *crescendo* entre l'apparition de Scipion au chap. 18, et ses premières mesures et victoires en Espagne, à partir du chap. 41. Comme l'observe justement P. JAL, c'est le début d'une geste qui s'étendra jusqu'au livre XXXIX, mais qui avait en fait commencé dès la mention de son exploit dans la bataille du Tessin, où il aurait sauvé son père (XXI, 46, 7-8 : *Is pauor perculit Romanos, auxitque pauorem consulis uolnus periculumque intercursu tum primum pubescentis filii propulsatum. Hic erit iuuenis penes quem perfecti huiusce belli laus est, Africanus ob egregiam uictoriam de Hannibale Poenisque appellatum*) et se prolongeait avec sa prise de position contre la politique fabienne dès 216 (XXXII, 53,6-7 : ... *negat consilii rem esse [Scipio] iuuenis, fatalis dux huiusce belli : audendum atque agendum, non consultandum ait in tanto malo esse. Irent secum extemplo armati qui rem publicam saluam uellent*).

Il est difficile de penser que dès le début de cette épopée Tite-Live n'ait connu qu'indirectement Polybe : P. JAL observe lui-même des ressemblances précises entre les fragments de Polybe IX et le livre XXVI (44 n. 5, 51 n. *d* par exemple), mais aussi des divergences qui indiquent l'utilisation *conjointe* — non exclusive — d'autres sources (45 n. *c*). L'objection présentée p. XIII à une utilisation directe s'apparente à un argument *a silentio*, Tite-Live ayant l'habitude de globaliser ses sources (*scriptores, ceteri*), comme l'a souligné KLOTZ, bien que cette supercherie soit moins systématique qu'il ne l'a prétendu. Qu'aux chap. 10-11 il ait modifié Polybe en choisissant un autre itinéraire et une version merveilleuse de la bataille mythique devant Rome ne change rien à l'affaire.

Nous ne dirons pas (p. XXIII) que les données chronologiques ne sont ni ne se veulent « très précises » : les plus détaillées donnent des approximations au niveau de la saison, comme d'habitude. Quant aux notions géographiques, celles de Tite-Live paraissent n'être pas moins confuses, même pour les régions italiennes proches de Rome : rappelons qu'en XXXVIII, 56, 3 il présente comme un exploit d'être allé jusqu'à Literne! Ce qui surprend en revanche est qu'il soit parfois attentif à certaines données économiques, ce dont il n'est guère coutumier : par exemple quand il remarque que la Sicile doit être repeuplée d'agriculteurs, pour servir de grenier à Rome (40, 15-16) — après avoir oublié la même motivation à propos de la Campanie. Notation surprenante chez un auteur qui n'a retenu jusque-là de l'économie de guerre que l'appauvrissement de l'*aerarium*, et qui prend la loi Oppia pour une mesure morale (XXXIV, 2-4). De tels éléments sont à verser au dossier de la valeur documentaire très inégale du livre.

Richard ADAM.

OVIDE, *Les Fastes*, tome 1, livres I-III, texte établi, traduit et commenté par Robert SCHILLING : Paris, Les Belles Lettres, 1992, LXIX-165 pages dont 98 doubles, 1 planche hors-texte.

Seuls les *Fastes* manquaient à la liste des œuvres d'Ovide disponibles dans la *C. U. F.* Grâce à R. SCHILLING cette lacune est en passe d'être comblée : le premier volume de son édition paraît en effet alors même que le second est déjà à l'impression. Ce travail couronne des années de recherches et de réflexion dont on peut suivre les développements à travers certains des articles regroupés dans *Rites, cultes, dieux de Rome* (Paris, 1979); cf. aussi *Dans le sillage de Rome* (Paris, 1988).

Ce tome 1 s'ouvre sur une introduction substantielle dans laquelle l'auteur

étudie tour à tour ce que nous savons de la composition et de l'architecture du poème et de l'histoire et de la structure du calendrier romain : on notera qu'en ce qui concerne le mécanisme de l'intercalation, R. SCHILLING souscrit au schéma proposé par A. MAGDELAIN (*Cinq jours épagomènes à Rome ?*, *R. É. L.*, 40, 1962), mais sans prendre position sur les conséquences que celui-ci en tire pour l'interrègne d'époque monarchique, et qu'il interprète le sigle *NP* qui apparaît dans les calendriers épigraphiques comme « un télescopage de lettres ligaturées : *N(efastus) F(eriae) P(ublicae)* » (p. XVI). Pour en revenir aux *Fastes*, disons que l'essentiel de l'introduction est consacré à l'analyse des attitudes respectives de Virgile et d'Ovide devant la religion romaine. Le lecteur pressé sera peut-être tenté de tenir ce parallèle pour un hors d'œuvre quelque peu artificiel, s'il est vrai que l'usage fait par les deux poètes des données mythologiques et religieuses répond à des intentions diverses. Son bien-fondé et son intérêt n'en sont pas moins réels dans la mesure où il permet d'apprécier par rapport à un même héritage les choix de deux poètes augustéens appartenant à deux générations différentes.

Les manuscrits des *Fastes* sont au nombre de plusieurs centaines. Aux leçons des cinq principaux (*A* et *U*, collationnés sur photocopies par l'éditeur qui ne se cache pas d'éprouver quelque penchant pour leur témoignage, mais aussi *G* et *M*, soumis par lui à vérification, ainsi que *I* apparenté aux deux précédents) l'apparat de ce tome 1 ajoute parfois celles des *recentiores*. Dans l'établissement du texte R. SCHILLING a opté pour un conservatisme de bon aloi, posant en principe que les leçons des manuscrits les meilleurs sont préférables aux conjectures les plus ingénieuses. A juste titre bien sûr puisque, même si les *Fastes* souffrent d'un manque de finition évident, le travail accompli sur leur texte par la cohorte des humanistes et des érudits réduit à peu de choses les possibilités de l'améliorer. Limitées de ce fait à un petit nombre (cinq pour l'ensemble de l'œuvre), les interventions de l'éditeur nous ont paru probantes ou dignes de considération. Pour nous en tenir ici à celles des chants I-III, *in Cnidiis* (*in calidis codd.*) en 1, 452 fera vraisemblablement l'unanimité, le cheminement de R. SCHILLING recoupant ici, mais par des voies indépendantes, celui des auteurs de l'*editio Teubneriana*[2]. De même *partus hic et bis* qui nous est proposé en 3, 716, où les manuscrits donnent *paruus inermis* corrigé en *in herbis* par *A*[1], a le mérite de pouvoir se recommander de *Met.*, 3, 317 (où les mots *bis geniti* s'appliquaient déjà à Bacchus), quoique l'usage de la troisième personne puisse poser problème dans un contexte fait de deux invocations au même dieu : cf. au demeurant la traduction qui ne va pas sans glissement par rapport à la n. 192. Il va de soi enfin qu'en 1, 21, le surprenant « facun*d*ia » où l'italique suggère une correction, qui n'est pas mentionnée, et pour cause, dans l'apparat puisque *facundia* est bien la leçon de tous les manuscrits, est à mettre au compte d'on ne sait quel malin génie. Cette coquille est le signe d'un temps où les altérations de textes correctement établis et dactylographiés ont tendance à se multiplier à l'impression.

Les problèmes qui se posent au traducteur des *Fastes* ne sont pas les mêmes selon qu'Ovide y met en œuvre des informations de caractère rituel ou liturgique ou des données mythologiques. Dans le premier cas il doit opter pour un idéal d'exactitude et de rigueur qui font de sa traduction comme un précommentaire. Dans le second il lui faut au contraire respecter une manière qui est toute de vie et de mouvement. A ces exigences opposées R. SCHILLING a su se plier le plus souvent avec bonheur. Il nous permettra les quelques remarques que voici, glânées au fil des pages de ce tome 1. En 1, 7, « patrimoine sacré » en dit à la fois plus et moins que *sacra* dans le texte ; en 1, 52, l'interprétation retenue de *honoratus* (« en exercice ») est selon nous la bonne. Même constatation en 1, 91 où la place de *simul* justifie la traduction. En 1, 232, la valeur d'irréel propre à *extenuasset* n'est

pas rendue; en 1, 299-300, « au-dessus... des limites des autres hommes » nous paraît forcer le sens des mots *locisque / altius humanis*. Entre autres réussites de traduction, saluons celle de 1, 396. Ajoutons que, si elle n'est pas la seule possible, l'interprétation adoptée de l'ensemble *ore... pleno... dei* (1, 474) est à notre sens la plus satisfaisante. Même remarque en ce qui concerne *nomine maior erat* en 1, 604. Nous en aurons fini avec le chant 1 quand nous aurons dit que le choix de l'expression « en formation offensive » ne nous paraît pas le plus approprié aux mots *agmine laesuro* (684), dans un contexte où il est question des dégâts causés par les oiseaux dans les champs ensemencés. Nous passerons plus vite sur II et III, non sans noter que, grâce à plusieurs trouvailles, la traduction y soutient la comparaison avec celle du livre précédent. Cela dit, nous avons relevé que, par inadvertance, *aurea* n'a pas été traduit en 2, 311, non plus que *turba* en 2, 507 et *victor* en 3, 50, qu'en 2, 477, la traduction rectifie ce que le choix de la ponctuation du texte en fin de vers (:) peut avoir de surprenant et qu'enfin, l'interprétation proposée d'*extremis* (3, 195) et celle d'*aliena* (3, 395) appelaient peut-être une note.

Relégué en fin de tome, l'ensemble des notes dispense en une soixantaine de pages un précieux éclairage : servi par sa longue familiarité avec les *Fastes*, R. SCHILLING sait y aller à l'essentiel en quelques mots. Leur lecture nous a inspiré les remarques ou suggestions que voici. Le choix de la leçon *aquae* retenue en 1, 106, alors que divers manuscrits portent *aqua et* pose un problème s'il est vrai que, lorsqu'il s'agit de l'eau comme élément, Ovide emploie toujours *aqua* au singulier (cf. H. LE BONNIEC, *Notes critiques sur les Fastes d'Ovide, R. Ph.*, 34, 1960) et appelait de ce fait une note justificative. La n. 35 est particulièrement bienvenue en ce qu'elle éclaire l'affirmation à première vue surprenante prêtée à Janus en 1, 121. Quelques mots d'éclaircissement n'auraient pas été inutiles en ce qui concerne la mention en 1, 200 de l'*ulua fluminis* qui, au dire du poète, aurait servi de couche à Romulus. Certes elle figurait déjà en *Met.*, 8, 655, à propos du lit préparé par Philémon et par Baucis à l'intention de leurs visiteurs. Mais l'*ulua* est surtout connue comme *ulua palestris* (E. DE SAINT-DENIS, *Mémorial des Études Latines...*, Paris, 1943, p. 59; J. ANDRÉ, *Les noms de plantes dans la Rome antique*, Paris, 1985, p. 275) ou herbe des marais classée par Caton dans la série des plantes malodorantes qui servaient à la litière du petit et du gros bétail et ne peut guère de ce fait être identifiée à « l'algue du fleuve ». Les exigences de la *laus temporis acti* et la référence implicite à l'antique simplicité des *initia* n'éliminent pas la difficulté s'il est vrai que, quelques vers plus loin (1, 205-206), Ovide évoque les sénateurs de l'ancien temps et leur couche de paille et de foin. Il nous paraît donc que la mention de l'*ulua fluminis* doit s'interpréter par rapport aux marais des Forums et du Vélabre, alimentés dans la Rome primitive par l'eau qui débordait du fleuve : cf., entre autres, Ov., *Fast.*, 6, 401-406. Signalons enfin la n. 148 où R. SCHILLING apporte un argument de poids à l'appui de la leçon *ultor* qu'à propos d'Hercule, il préfère en 1, 562 à *uictor* attesté par d'autres manuscrits.

Comme le précédent, les livres II et III soulèvent leur lot de problèmes que les notes finales signalent et contribuent le plus souvent à résoudre. C'est le cas des explications données à propos de 2, 435, 3, 164 et 3, 443. De même la n. 61 nous paraît à la réflexion justifier la leçon *dextro... Iano* adoptée en 2, 201 ainsi que la traduction de ces mots. Rappelons à ce sujet que (cf. L. ADAMS HOLLAND, *Janus and the bridge*, Rome, 1961, p. 203-212), malgré Fest., p. 308 L, s. v. *Religioni*, le Janus en question n'a rien à voir avec le temple qu'au III^e^ siècle, Duillius devait élever à ce dieu sur le Forum Holitorium. Même si elle laisse subsister des problèmes, la solution la plus économique nous semble donc être de reconnaître effectivement en lui l'une des arcades de la porte Carmentale. Nous observerons d'autre part que les mots *plus... uigoris* (2, 396) appelaient un commentaire

puisqu'ils gardent l'écho de l'étymologie qui faisait dériver Romulus de ῥώμη. La même remarque vaut pour 3, 522 où Ovide nous apprend qu'en cas d'inondation du Champ de Mars, les seconds *Equirria* se célébraient sur le Caelius. Généralement présenté comme un hapax (cf. A. DEGRASSI, *Inscriptiones Italiae*, 13, 2, p. 422), ce témoignage est en fait confirmé par celui de Verrius Flaccus (cf. Fest., p. 117 L, s. v. *Martialis campus*). L'un et l'autre se suivent au demeurant dans le recueil de G. LUGLI (*Fontes ad topographiam veteris vrbis Romae pertinentes*, 3, Rome, 1955, p. 81) qui, après avoir connu en tant qu'ouvrage de référence une belle fortune dans les années 1960, est aujourd'hui tombé dans un oubli injustifié. Qu'il nous soit enfin permis de verser au dossier de l'exégèse des *Fastes* une précision qui, sauf erreur de notre part, ne figure dans aucun commentaire. Elle a trait à l'identité de la *flaminica* qu'en 2, 27, le poète déclare avoir personnellement vu demander des *februa*. Puisqu'il s'agit selon toute vraisemblance de l'épouse d'un *flamen dialis*, on doit reconnaître en elle la femme de Ser. Cornelius Maluginensis qui, en 11 av. J.-C., avait revêtu les fonctions de flamine de Jupiter. On sait en effet que celles-ci étaient restées vacantes depuis — 87 (Tac., *Ann.*, 3, 58, 3) et que le nouveau flamine resta en charge jusqu'à sa mort survenue en l'an 23 de notre ère (id., *ibid.*, 4, 16, 1).

Quand nous aurons dit que, p. 113, n. 176, *Ogulnia* doit être corrigé en *Oppia*, nous en aurons fini avec un livre dont ces quelques lignes ne reflètent qu'imparfaitement les richesses. Tous ceux qui furent les auditeurs de R. SCHILLING à l'École des Hautes Études découvriront au fil des pages l'écho de l'enseignement qu'il y dispensa. C'est ainsi par exemple qu'en relisant 1, 289-294 et la n. 71, le recenseur a revécu par-delà les années l'instant où, un samedi de 1959, l'auteur démontra à son public qu'à la date du 1er janvier, il fallait lire dans le calendrier préjulien d'Antium *AESCULA(PIO) ET CO[R]O(NIDI)*. Il donnait ainsi valeur de certitude à une conjecture d'A. DEGRASSI (*I. L. L. R. P.*, 1, p. 23) et rejetait définitivement dans les ténèbres extérieures la restitution *CO[NS]O* naguère proposée par G. MANCINI : cf. au demeurant *Un passage lacunaire du calendrier préjulien d'Antium éclairé par le commentaire d'Ovide (Fastes 1, 289-294)*, *Hommages à L. HERRMANN*, Bruxelles, 1960 = *Rites, cultes...*, p. 334-337).

Jean-Claude RICHARD.

CALPURNIUS SICULUS, *Bucoliques*, PSEUDO-CALPURNIUS, *Éloge de Pison*, texte établi et traduit par Jacqueline AMAT (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1991, LVI + 136 pages, dont 49 doubles.

Prisé de Pétrarque et de Ronsard, Calpurnius Siculus n'a pas la faveur des modernes qui refusent le plus souvent toute forme d'originalité à ses *Bucoliques*, allant même, avec J. HUBAUX jusqu'à les tenir pour « *inférieures... à la médiocrité* ». Mais une lecture attentive de l'œuvre suggère un verdict plus équitable. L'édition que J. AMAT vient d'en donner contient les éléments du plaidoyer attendu.

Calpurnius y est en premier lieu replacé dans son époque et dans son milieu. Nous sommes invités à reconnaître en lui un contemporain de Néron, Sicilien d'origine et client de C. Calpurnius Piso dont le souvenir reste associé à la conjuration de 65. A l'ambition et au désir de réussite sociale, il joignait la conscience de sa valeur et le sens de la « rectitude morale » (p. XVI). Si la chronologie de ses *Bucoliques* est controversée, les arguments produits par J. AMAT invitent à croire que leur rédaction s'échelonna entre les années 54-55 et 57-58. L'analyse de leur contenu s'articule autour de trois rubriques : *Bucolique et politique; Imitation et créa-*

tion; Pastorales et scènes de genre. Elle met en évidence les diverses facettes d'un art dont l'originalité tient essentiellement aux dons de peintre qui valurent à Calpurnius d'imprimer sa marque au genre de la bucolique. L'*Introduction* s'achève par l'étude de la tradition manuscrite (manuscrits entiers, dont plusieurs sont perdus, et *florilegia*). L'apport de J. AMAT à l'établissement du texte est à chercher dans la réhabilitation en plusieurs passages des leçons de *V* et *H* souvent écartées sans raison contraignante par ses prédécesseurs. Quant à la traduction, elle se lit toujours avec plaisir. S'il est le plus souvent clair, le latin de Calpurnius pose parfois problème. C'est le cas en 1, 84-86 surtout où la difficulté (cf. n. 23) tient pour une part à l'imprécision intentionnelle du style prophétique.

Reléguées au bas des pages ou reportées *in fine*, les notes aident à l'établissement ou à l'interprétation du texte. Qu'il nous soit permis de mentionner les notes 2 (où J. AMAT justifie le choix de la leçon *decliuis* en 1, 1), 5 (à propos de 1, 13-15 et de l'exigence de pureté qui régissait paradoxalement, s'il faut en croire ces vers, certains aspects du culte de Faunus), 39 (où la leçon *nutanti* en 2, 77 est justifiée : cf. au demeurant n. 60, à propos de 3, 69), 48 (à propos de *palearia* de 3, 17), 53 (où J. AMAT légitime la traduction qu'elle propose de l'adjectif *anhelus* en 3, 35), 64 (en ce qui concerne l'épitaphe de 3, 90-91), 170 (où la leçon *croceo* de *N* et de *V* en 7, 72 est défendue à l'aide de bons arguments). On nous permettra d'ajouter que le contenu de la n. 12 appelle une retouche à la lumière des considérations développées par T. P. WISEMAN (*Calpurnius Siculus and the Claudian civil war, J. R. S.*, 72, 1982, p. 59, article au demeurant connu de l'auteur : il est maintenant clair que la *causa* de 1, 45 ne peut être la *causa Iliensium*). D'un point de vue plus général une question méritait d'être posée à propos de l'évocation dans le *uaticinium* de Faunus du règne d'un nouveau Numa (1, 65-68) : ne faut-il pas reconnaître dans ces quelques vers l'écho d'une idéologie qui devait culminer dans la fermeture, en 64, du temple de Janus?

Même si elle est aujourd'hui admise par la majorité des spécialistes l'attribution à Calpurnius du *De laude Pisonis* est périodiquement révoquée en doute parce qu'aucun témoignage de la tradition manuscrite ne peut être invoqué en sa faveur. Mais R. VERDIÈRE a su mettre en évidence des similitudes d'expression et des particularités métriques qui pallient cette absence. J. AMAT étend pour sa part cette série de rencontres aux thèmes (cf. la place faite à celui de la Paix dans les deux œuvres). Et surtout, comme elle le note à juste titre, « la parenté la plus indiscutable (sc. entre les deux œuvres)... est celle de l'imaginaire » (p. 73). Bref tout invite à reconnaître en Calpurnius Siculus l'auteur du *De laude*. Antérieure à celle des *Bucoliques*, sa rédaction se situe, selon toute probabilité, entre 48 et 53. Des raisons de vraisemblance invitent à en identifier le destinataire avec C. Calpurnius Piso.

Les centres d'intérêt du poème sont bien mis en valeur dans les notes. Il n'est cependant pas certain qu'au vers 24, les mots *illos cecinere sui per carmina uates* appellent le renvoi à Cicéron, *Brut.*, 75 et *Tusc.*, 4, 3 ainsi qu'à Varron (76, à corriger sans doute en *frg. Non.*, p. 107 L, s. v. *Assa uoce*) et à Valère-Maxime (2, 1, 10), passages généralement invoqués à l'appui de la théorie des *carmina conuiualia*. Nous signalerons d'autre part deux mémoires récents d'A. LA PENNA (*Mobiltà dei modelli etici e relativismo da Cornelio Nepote a Valerio Massimo e alla Laus Pisonis*, dans *Società romana e produzione schiavistica*, a cura di A. GIARDINA e A. SCHIAVONE, 3, Bari, 1981 ; *Dal Panegyricus Messallae alla Laus Pisonis. Trasformazione di modelli etici*, dans *Continuità e trasformazione fra Repubblica e Principato*, a cura di M. PANI, Bari, 1991, article postérieur à l'édition de J. AMAT) qui versent des éléments nouveaux au dossier de l'*Éloge*. Ils éclairent d'une part le contenu des vers 5-11, de l'autre celui des vers 178-189 et 190-208. L'intérêt du

premier de ces passages tient à ce que, à propos d'un descendant des plus illustres familles républicaines, Calpurnius développe de la *nobilitas* une conception qui garde l'écho de la terminologie et des valeurs chères aux défenseurs des *homines noui* : la notion de vraie noblesse tend à se substituer ici à celle de noblesse tout court. Les deux autres groupes de vers évoquent les talents exceptionnels de Pison dans la pratique de l'escrime, du jeu de balle et de celui de *latrunculi*. Il est vraisemblable que ces notations de prime abord surprenantes reflètent moins chez le dédicataire une tendance à la frivolité et à la dispersion (J. AMAT, p. 77 et 85) qu'ils n'éclairent les développements d'une idéologie de la *uirtus numerosa* (137) qui étend à des domaines nouveaux les sources du prestige de la noblesse.

Jean-Claude RICHARD.

OROSE, *Histoires* (*Contre les Païens*), livres I-III, texte établi et traduit par Marie-Pierre ARNAUD-LINDET (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles-Lettres, 1990, 1 vol., CIII + 299 pages, dont 189 doubles.

Orose est un auteur qui gagne à être connu. Telle est en tout cas l'impression que le recenseur aura retirée de la lecture des trois premiers livres des *Histoires* dans l'édition qui vient d'en être procurée pour la C. U. F. Réduite pour les historiens de la Rome classique au rang d'abrégé tardif que, dans le meilleur des cas, ils consultent pour vérifier une citation ou une référence, cette œuvre a une signification profonde que, dans une substantielle introduction, M.-P. ARNAUD-LINDET aura su mettre en évidence.

Cette introduction fait le point sur les problèmes suivants : 1) Éléments de biographie qui, dans le cas d'Orose, se réduisent à de rares indications contenues dans ses œuvres ou bien fournies par Augustin et par quelques contemporains; une place spéciale est faite à *Hist.*, 3, 20, 6-7, seul passage de contenu autobiographique et dont l'interprétation soulève plus d'un problème. 2) Composition des *Histoires* à laquelle Orose fut poussé par le *praeceptum* d'Augustin. L'ouvrage devait se présenter comme une liste des malheurs et catastrophes, survenus depuis l'origine du monde, destinée à fournir des arguments contre les critiques des païens consécutives au sac de Rome par Alaric. Mais le *breuiarium* envisagé s'étoffa dans les conditions que l'on sait. 3) Sources, plan et structure des *Histoires*. 4) Composition du livre I, des livres II-VI et du livre VII. 5) Cadre chronologique et théorie des quatre règnes : elle se fonde sur une exégèse originale, mais qui ne va pas sans gauchissement dans l'ordre des temps, de la première vision de Daniel. 6) Problème du rapport, dans la pensée d'Orose, des invasions avec la fin des temps et l'établissement du royaume de Dieu, s'il est vrai que, désormais possible, la conversion des barbares constitue l'annonce de sa venue.

La fortune que les *Histoires* connurent au Moyen Âge explique qu'un grand nombre de manuscrits en soit venu jusqu'à nous. Dans la mesure où, après les éditions de S. HAVERKAMP et K. LANGEMEISTER, l'établissement de leur texte ne pose plus de problème, on ne s'étonnera pas que l'apport de M.-P. ARNAUD-LINDET en ce domaine reste limité à la graphie des noms propres. Signalons toutefois qu'en 1, 5, 2 où Orose cite Tacite (*Hist.*, 5, 7, 1-3), elle rejette à juste titre la leçon *urbibus* donnée par les manuscrits de cette œuvre au profit de *uiribus* qui figure dans ceux d'Orose. Mais, à la traduction qu'elle propose du groupe de mots *magnis uiribus habitatos* contenu dans ce passage, nous préférons pour notre part celle qui (p. 199, n. 3) semble avoir les faveurs de J. FONTAINE, « habités en grande abondance ». Il nous a également semblé que le *propter* de 2, 1, 1 était mal rendu et qu'en 2, 1, 6, « par la force de l'occasion » ne correspond pas exactement à *potes-*

tate temporis. Même remarque en ce qui concerne « sujets de rhétorique » et *exercitia ingeniorum* de 2, 18, 5, « dans l'espoir » et *si* de 3, *Praef.*, 3. Enfin, il ne nous paraît pas exclu qu'en 3, *Praef.*, 2, les mots *aut mihi nunc defuisse* puissent s'interpréter autrement que M.-P. ARNAUD-LINDET ne le fait.

Réduites à l'essentiel, les notes complémentaires projettent sur le texte un éclairage intéressant. Mentionnons (p. 202, n. 4) l'analyse où la preuve est apportée qu'en 1, 10, 3-5, Orose a mal compris la partie qu'il utilise de l'excursus du livre V des *Histoires* de Tacite, (p. 207) les remarques sur le caractère abrégé du récit de fondation, (p. 210, n. 6) celles qui ont trait au décompte des morts Perses établi par Orose en 2, 11, 8, enfin (p. 218, n. 1) celles qui, à propos de 3, 4, 1 concernent certaines manipulations chronologiques auxquelles Orose recourt pour majorer la force démonstrative de son argumentation. On nous permettra de signaler que 2, 18, 1 (*bellum... plus quam ciuile*) appelait bien sûr le rapprochement avec Lucain (*Phars.*, 1, 1). Quant au silence partiel de 2, 19, 11 où, si Orose mentionne le désir des Romains de s'établir dans « une autre ville » au lendemain de l'invasion gauloise, il ne précise pas qu'il s'agissait de Véies, il faut sans doute l'imputer aux lois d'un genre inconfortable parce que proche de celui du *breuiarium*. Un mot pour finir des annexes de ce tome 1 : on y trouve regroupé et ordonné de manière économique un matériel précieux.

Jean-Claude RICHARD.

Collection Teubner.

TITI LIVI, *Ab Vrbe Condita*, Libri XXXI-XL, edidit John BRISCOE, Tomus I, Libri XXXI-XXXV; Tomus II, Libri XXXVI-XL : Stuttgart, Teubner, 1991.

John BRISCOE a publié en 1986, dans la même collection, les livres 41-45 de Tite-Live. En 1991, il publie les livres 31-40. Que penser d'une telle productivité ? Il est vrai que la vénérable *Bibliotheca Teubneriana* exclut traduction et notes, que l'*Introduction* est, par voie de conséquence, limitée aux problèmes textuels, que l'*Index nominum* est, en général, fort éclectique (ici les noms propres les plus courants — *Roma, Romani* — sont omis — cf. p. 84 : *omisi* — ou « regroupés » — *Carthago, — ginienses —*), que le texte imprimé ne fait pas apparaître, ce qui est fort gênant et trompeur, les modifications apportées à celui des manuscrits et qu'enfin l'apparat est, trop souvent, sensiblement réduit. La numérotation des lignes, habituelle jusqu'ici dans cette collection (cf. encore en 1986, dans l'édition des livres 28-30 de P. G. WALSH), a cette fois disparu.

En dehors des premières pages où l'éditeur ne fait que reprendre les résultats acquis depuis longtemps, la *Préface* appelle plusieurs remarques :

1) L'assimilation entre sigle(s) de l'archétype *supposé* χ (φ, ψ) et sigle(s) du consensus entres les manuscrits *supposés* en dépendre est arbitraire et trompeuse. Le fait que BRISCOE n'hésite pas (I, p. VIII, n. 38) à continuer à employer le sigle χ lorsque α — qui dépend de χ (*ibid.*, VIII, *stemma*) — donne des leçons différentes rend l'apparat incohérent. On trouve ainsi, à des centaines d'exemplaires, des unités critiques du type « sumeret *B* α : sumere χ » (32, 11, 8). En 40, 4, 5, on lit même « filios *Holk.*, 345 : esset (esse *Holk.*) α (*a Voss.*) *om.* χ »! Comment comprendre, de même « φ *mg B* : χ », en 31, 30, 9 (« saeuisse *BPmgEmg* : sedisse χ ») ?, etc.

Il est indispensable, soit de désigner par un autre sigle (que χ, φ ou ψ) le consensus *vérifié* entre un certain nombre de manuscrits nommément désignés, soit plutôt d'indiquer à la suite les sigles de chacun des manuscrits *effectivement utilisés*, sigles désignant aussi bien les leçons retenues que les leçons écartées.

2) BRISCOE ne semble pas avoir pris, en quoi que ce soit, la mesure de l'échelle sur laquelle a joué la contamination en un cas où, comme ici, nous constatons l'existence d'une centaine de manuscrits. Le fait même que BRISCOE cite ingénument, de façon inopinée et assez fréquemment — et sans nullement s'en expliquer dans la Préface —, une dizaine au moins de manuscrits « inconnus » du lecteur (*Vat. Pal. Lat. 877* en 32, 21, 24; *Bod. Laud. Lat. 112* en 35, 17, 7; *Par. Lat. 14360* en 35, 39, 7; *Holk. 345* en 38, 21, 1; *Burn. 200* en 38, 25, 9; *Harl. 2671* en 38, 34, 9; *Vat. Lat. 1852* en 38, 46, 5; etc...) révèle le foisonnement des variantes en même temps que les influences mutuelles qui se sont exercées sur des dizaines et des dizaines de manuscrits. D'où le caractère artificiel de la classification en familles et de l'utilisation de sigles de « consensus à éclipses »; d'où aussi la nécessité de mentionner, un par un, sous leur sigle propre, les manuscrits collationnés.

3) La rédaction de la *Préface* ajoute, en plusieurs endroits, à l'impression de confusion. Était-il indispensable, par exemple, d'énumérer les 37 ou 38 expressions dont se sert Carbachius pour désigner ce qu'il lit dans son modèle? Que dire aussi du dernier paragraphe de la page XV, où le lecteur s'égare dans les subdivisions de subdivisions (BRISCOE, il est vrai sous l'influence de REEVE, semble se rendre compte lui-même de leur complexité : « *ne difficultates augeam* »)?

4) La seconde moitié du *conspectus* (XXIV) est un vrai casse-tête : caractère énigmatique des sigles « α^2 » et « α(a) » et surtout de la disposition typographique qui place β et γ sous α^2 et non, comme on s'y attendrait, sous α. D'où l'obscurité de l'apparat, lorsqu'on lit, par exemple (34, 62, 16) « sequentis ϕ α (*Lips. Par. Esc.*) : sequentibus φ », sachant que *Esc.* ne fait pas partie de α, mais de α^2; quelle est d'ailleurs la leçon (ou les leçons) de β et de γ?

5) La confusion qui règne souvent dans l'apparat est encore accentuée par l'identité des caractères désignant les chiffres des chapitres et ceux des paragraphes : cf. en 40, 2, 8 où les limites de l'omission de *E* jusqu'en 40, 4, 14 sont indiquées par « 8, 4-14 » (!).

6) Le choix des leçons est maintes fois discutable et l'apparat loin d'être clair : cf. en 38, 25, 1 (*Ancyram*) où, puisqu'il s'agit d'un camp, la leçon de *Mg* (*ad Ancyram*) s'impose; en outre, comment interpréter *fort. delendum*, alors que tous les manuscrits donnent ce nom, sous une forme ou sous une autre, et qu'on l'imagine difficilement comme une glose? Comment, en 38, 35, 5, préférer *aurata* (*lectio facilior*) (*Lips.* a *aureata*) à *aerata* de *B* χ, alors que l'influence de *aurata* (§ 6) est manifeste? De même en 38, 46, 1 où *mutati* est bien meilleur que *uitiati*, comme le remarque R. ADAM (note *ad loc.* : il s'agit de la transformation des Gaulois en Asiatiques, « non de corruption des Gaulois qui resteraient des Gaulois »); en 38, 46, 4, *consternati* s'impose (*consternatae*, accordé à *tantae... moles*, est évidemment la *lectio facilior*), etc.

7) En maints endroits, l'apparat est fort incomplet; un seul exemple parmi des dizaines : en 40, 3, 1, on lit « appareret *P* : apparerent ϕ », mais quelle est la leçon de α ou, mieux, des manuscrits dont α est censé être le consensus? (BRISCOE souligne lui-même, p. VII, l'importance de α qui conserve souvent « lectionem traditam »).

8) L'usage des crochets obliques est loin d'être clair, en dépit ou peut-être à cause du « mode d'emploi » de la p. XX (BRISCOE note avec candeur « *In usu angulatorum, qui dicuntur, uncorum ad supplementa indicanda rationem sibi constantem inuenire non potui* »). Faut-il comprendre, en 35, 46, 9, par exemple, que Gronovius avait écrit lui-même *Micyt⟨h⟩io*, alors que, d'après l'apparat, Gel. déclare que *Mictio* « constanter ubique scribitur »? De même, en 35, 47, 6, pour l'« ed. Romana » (*regi⟨i⟩s*); etc.

De tout ce qui précède, il résulte que BRISCOE, même s'il a travaillé sous la houlette de REEVE (avec lequel il ose parfois être en désaccord : cf. p. XVII), est loin d'être *at home* dans l'établissement d'un texte. Quelle différence avec les recensions où il s'érige en Jupiter Olympien jetant le foudre!

Cette édition a une qualité : 10 livres de Tite-Live commodément réunis en deux tomes.

A la première page de la Préface, n. 5, le début du dernier paragraphe est incohérent (ligne sautée?); p. XXII, l.1 fin, lire « raro ».

P. JAL.

TACITUS, *Historiarum libri*, edidit Kenney WELLESLEY : Leipzig, Teubner, 1989, 1 vol., in-8°, XXII-222 pages.

Après avoir publié dans la même collection, en 1986, les livres XI-XVI des *Annales*, K. WELLESLEY (cf. le compte rendu de J. HELLEGOUARC'H dans cette revue, 65, 1989, p. 309-311), éminent spécialiste de Tacite, nous offre une édition nouvelle des *Histoires*, dont la grande nouveauté est de se fonder pour la première fois sur la recension de tous les manuscrits. Les futurs éditeurs et les lecteurs de l'historien lui devront une grande reconnaissance. — En ce qui concerne la présentation des trois classes de manuscrits, l'éditeur renvoie naturellement à la Préface du volume des *Annales* mentionné ci-dessus, puisque les manuscrits sont les mêmes pour les deux œuvres. Une liste abondante (272 noms!) des éditions et des *disputationes* sur le texte, une bibliographie distincte sur les *codices* donneront aux travailleurs courageux une aide fort précieuse. — L'apparat critique est riche et complexe, mais heureusement *positif* (ce qui devrait être la règle pour toute édition critique). Le souci d'être complet a amené l'éditeur à le surcharger d'une foule de leçons inutiles ou ineptes; il aurait pu aussi être allégé d'un bon nombre de conjectures périmées ou invraisemblables : une édition ne se confond pas avec l'histoire du texte. En déblayant le terrain, on eût mis en valeur les corrections d'humanistes ou de critiques modernes qui se sont imposées ou méritent discussion. Il est évident que K. WELLESLEY a voulu présenter un texte *renouvelé* : ambition légitime, à condition de ne pas dépasser les bornes. Or il est manifeste que s'il a eu raison, dans certains cas, de revenir au texte des manuscrits en écartant des conjectures brillantes généralement reçues, on pourrait citer des centaines d'exemples où l'éditeur a fait parmi les variantes un choix très discutable; il y a plus grave : dans certains passages difficiles, il imprime des conjectures personnelles qu'on peut qualifier de peu vraisemblables, ou même d'arbitraires. Comment admettre par exemple qu'au livre IV *mores* de tous les manuscrits devienne *imperatores* (42, 6) ou encore que *condicio* de tous les manuscrits se métamorphose en *formido* (65, 1)? Cette édition fournit des matériaux abondants pour l'étude du texte, mais elle est, à mon avis, moins fiable que d'autres très récentes, à commencer par celle de H. HEUBNER (1978).

H. LE BONNIEC.

Oxford Clarendon Press.

SALLUSTE, *The Histories*, volume 1, books 1-2, translated with introduction and commentary by Patrick McGUSHIN (Clarendon Ancient History Series) : Oxford, Clarendon Pr., 1992, XI-274 pages.

P. McGUSHIN, auteur, il y a quelques années, d'un excellent commentaire du *Bellum Catilinae* (Leyde, Brill, 1977; cf. mon compte rendu dans *Latomus*, 40,

1981, p. 389-391), nous présente aujourd'hui un travail sur le même auteur, mais non sur le même texte et d'un caractère tout à fait différent, publié dans la collection « Clarendon Ancient History Series »; cette dernière inaugurée, du moins je le pense, puisqu'aucun numéro d'ordre dans la série n'est indiqué, par le *Cornelius Nepos* de Nicholas HORSFALL dont j'ai fait le compte rendu dans cette revue (57, 1989, p. 306-307), a pour but de publier la traduction commentée de textes d'historiens anciens, ce qui est effectivement fort louable.

Une très sobre introduction présente en vingt et une pages les données essentielles sur la vie de l'historien et sur son œuvre. L'auteur insiste sur le fait que Salluste a été avant un partisan de César, aux yeux duquel l'abandon des valeurs sociales et morales qui ont fait la grandeur de Rome est désastreuse. L'œuvre se caractérise principalement par le fait qu'il y a passage de la monographie à une structure annalistique, souple il est vrai. La traduction est faite à partir du texte de l'édition MAURENBRECHER (Leipzig, Teubner, 1893), sans que soit respectée la distribution des fragments présentée par cette dernière, les modifications opérées étant bien entendu soigneusement justifiées; un astérisque repère, comme chez MAURENBRECHER, les fragments dans le texte desquels n'est pas mentionné le numéro du livre auquel ils appartiennent; mais il est regrettable que ne soit pas donnée une table de concordance entre les numéros des fragments dans les deux éditions.

Clair, précis, substantiel, le commentaire présente bien des qualités et sera sans aucun doute extrêmement utile; il est complété par un *index* des noms propres et des noms géographiques et par une bibliographie relativement substantielle, où on constate cependant l'absence de quelques titres importants, qu'on trouve, il est vrai, pour quelques-uns d'entre eux, mentionnés isolément au fil du commentaire.

Au total, donc, un excellent travail, auquel je ne puis malgré tout manquer de faire le reproche que j'ai déjà formulé à propos du précédent ouvrage de la collection : l'absence du texte latin, auquel P. McGUSHIN fait fort justement référence à diverses reprises, absence encore plus gênante que dans le cas de Cornelius Nepos, car l'édition MAURENBRECHER des *Histoires*, datant d'exactement un siècle, n'est pas aujourd'hui des plus accessibles. Aurait-il vraiment été impossible de faire figurer ce texte, même sans aucun appareil critique? Le confort de l'utilisateur s'en serait trouvé considérablement renforcé.

J. HELLEGOUARC'H.

R. A. B. MYNORS, *VIRGIL GEORGICS*, edited with a commentary and with a Preface by R. G. M. NISBET : Oxford Clarendon Press, 1990; 345 pages; prix non communiqué.

Cet ouvrage volumineux fut publié dans l'année qui a suivi la mort de Sir Roger MYNORS, éminent et célèbre virgilien, collaborateur des *Oxford Classical Texts*. Tel quel, le commentaire des *Géorgiques* s'impose par la richesse des notes, des références, des discussions; il rendra les plus grands services tant pour les explications techniques que pour la recherche des sources et la manière dont Virgile s'est inspiré de ses modèles : à titre d'exemples, trois *Appendix of Greek Material* consacrés l'un à Ératosthène (fragments de l'*Hermès*), un autre à Aratos (les *Phénomènes*) et le dernier à Aristote (*Histoire des animaux*, livres V et VI). Le texte est identique à celui des *Georgiques* éditées dans la même Collection (1969 et 1972).

R. A. B. MYNORS n'avait pas encore achevé ce travail quand la mort le surprit;

il manque l'*Introduction Générale* et cette lacune de fait est évidemment très regrettable, car elle concerne de nombreux et importants aspects historiques et littéraires (notamment les problèmes de composition et de structure et les modèles de poésie didactique) qui ne peuvent être abordés de front au cours des Notes. Dans la *Préface*, il est vrai, R. G. B. NISBET renvoie le lecteur à l'ouvrage de WILKINSON, *The Georgics of Virgil, a critical Survey*, Cambridge, 1969, mais nous ignorons si les deux philologues étaient en complet accord sur tous les points délicats soulevés par le poème. Tel quel, ce Commentaire (qui n'est pas précédé d'une traduction) est donc à prendre comme une somme de remarques aussi diverses qu'érudites *ad locum* qui nous éloignent un peu de la perspective d'ensemble des *Géorgiques* mais nous retiennent longuement sur son substrat scientifique (sens de termes rares ou spéciaux; notices astronomiques et géographiques notamment).

Enfin, le lecteur se félicite de trouver dans cet ouvrage une table bibliographique substantielle où figurent de nombreuses études récentes et, outre deux *Index* de noms propres et de noms communs, un *General Index of Subjects and Names* qui permettent une consultation rapide sur certains points particuliers. Il eût été bon cependant de présenter aussi une liste des principales éditions commentées qui ont précédé celle-ci, comme l'avait fait R. D. WILLIAMS (*Virgil, The Eclogues and the Georgics*, St Martin Press, 1979) et peut-être d'indiquer pourquoi un Commentaire nouveau, ou différent, avait paru nécessaire.

R. LESUEUR.

A. PERSI FLACCI et D. IVNI IVVENALIS, *Saturae*, ed. breuique adnotatione critica denuo instruxit W. V. CLAUSEN : Oxford University Press, 1992, XIV-198 pages.

Depuis sa première publication en 1959, cette édition a souvent servi de texte de référence, c'est dire sa qualité; elle fait cependant l'objet d'une révision soigneuse qui n'introduit pas moins de 70 modifications. Nombre d'entre elles concernent le « toilettage » du texte et la mise à jour des instruments de travail : révision de la bibliographie, actualisation des références aux *Codices raro adhibiti*, allégement de la rédaction dans l'introduction écrite en latin et dans l'apparat critique et suppression d'un certain nombre de renvois devenus inutiles. Notons un repentir dans l'*Index nominum : sub uerbo* Caesar (Iuu., VII, 1) Domitianus est substitué à Traianus; c'est un changement d'avis sur la dédicace et la datation de la satire. La présentation matérielle du texte a été, elle aussi, revue, qu'il s'agisse de la répartition des *cruces* (Iuu., 4, 116; 8, 105; 14, 270; 16, 18) ou de la ponctuation, impliquant parfois une nouvelle lecture du texte (Pers., 1, 63; 5, 177-179. — Iuu., 2, 45; 6, 253, 440; 11, 146-148).

Ce qui importe le plus, c'est évidemment le texte et son support critique. Les *Satires* de Perse n'ont pas donné lieu à d'importants changements : 2, 2, *apponit* sur *apponet*; nouvelle distribution entre les interlocuteurs (1, 63; 5, 177-179). Presque toutes les modifications intéressent Juvénal. W. V. CLAUSEN a reconsidéré en détail le problème des interpolations; il donne une idée plus précise de la façon dont le texte est actuellement reçu, avec moins de suspicion sur l'authenticité de tel ou tel vers. Dans l'apparat, il renvoie à 10 nouvelles interpolations sans les accepter (5, 63; 6, 530, 588; 7, 15, 93, 138; 10, 356, 365; 11, 63; 16, 18), en rejette deux précédemment admises (11, 147-148; 14, 119), en admet quatre (6, 65, 557-559; 7, 135; 9, 119), remanie les limites de deux autres à l'occasion d'une révision du texte (7, 50-51; 9, 120-123). Cet apparat s'enrichit aussi de leçons intéressantes (2, 108; 5, 38; 8, 49, 220, 229; 10, 355; 11, 165, 166; 12, 116; 15, 77, 85; 16, 42). Il faut signaler celles qui ont amené à une nou-

velle lecture du vers 10, 355 : *thymatula*, hapax en *lectio difficilior*, au lieu de *tomacula* ordinairement accepté; l'effet littéraire et peut-être l'intention satirique s'en trouvent modifiés. Compte tenu de cette leçon, le texte a subi 16 remaniements, le plus souvent dans le sens suggéré par le commentaire d'E. COURTNEY (1980), qui a peut-être été le premier à relever la seule omission faite dans l'édition de 1959 : malgré l'accord de presque tous les manuscrits, *est* manquait en 8, 39, dans la célèbre apostrophe à Rubellius Blandus, *tecum est mihi sermo, Rubelli/Blande...* Les corrections concernent quelques graphies (2, 53; 3, 170; 7, 40), de nouvelles lectures (8, 66 : trito *et* ducunt; 11, 148; 16, 42 : *incohat* sur *incohet*), l'adoption de conjectures (2, 45; 60, 2; 6, 158; 8, 161; 9, 118-119). Enfin, W. V. CLAUSEN revient trois fois au texte des manuscrits : contre la correction de SAUMAIZE, généralement reçue (*priuum*), il choisit *primum* (8, 68); à la fin de 6, 64, il rétablit *gannit*, déplacé par HOUSMAN au vers suivant, mettant alors le vers 65 entre crochets suivant la conjecture de GUYET; en 7, 50-51, abandonnant la correction peu défendable de JAHN (*ambitiosum*), il reprend logiquement la leçon de P *ambitiosi* et avec HOUSMAN, édite [*laqueo... mali*].

Ce travail critique résout des difficultés de structure grammaticale ou métrique très localisées, détails apparemment assez minces comme la place de mots de liaison (2, 45; 6 0, 2; 8, 66), supprime des répétitions gênantes (7, 50-51 : *tenet*; 6, 157-158 : *hunc dedit/dedit hunc*). Il aboutit toujours à des lectures plus logiques et plus claires; E. COURTNEY juge ainsi l'adoption de la conjecture d'HOUSMAN, *gestare* (sur *dedit hunc*, 6, 158) : « the best emendation that has ever been made in Juvenal ». On en dira de même pour le retour au texte le mieux attesté en 11, 148 (*in* : PSFGU, contre *et* : Φ), *quisquis erit : in magno cum posces, posce Latine*, qui s'interprète aisément : si Persicus veut réclamer une grande coupe, suivant l'usage grec, qu'il s'exprime en Latin (car s'il le faisait en grec, les esclaves campagnards de son hôte ne le comprendraient pas).

W. V. CLAUSEN a donc fait profiter au mieux son édition de son expérience et de nombreux acquis réalisés depuis 1959; il nous livre un texte encore amélioré. On y corrigera seulement les quelques fautes de typographie qui s'y sont glissées à l'occasion du remaniement des lignes : p. XIII, rétablir la note 3 en bas de page (renvoi à l'article de LEO, *Hermes*, XLIV, 1909, 600-17); p. 139, apparat critique, l. 1-2, lire *op- terus* (caractères droits); p. 140, apparat critique, l. 2, restituer 116 devant *aliquem*; p. 159, apparat critique, l. 2, restituer 119 devant *felices*.

Jean GÉRARD.

Vetus latina.

Die Reste der altlateinischen Bibel, nach Petrus SABATIER neugesammelt und hsgg. von der Erzabtei Beuron; 25 (pars II), *Epistulae ad Thessalonicenses, Timotheum, Titum, Philemonem, Hebraeos*, hsgg. von Hermann Joseph FREDE, 9.10.11. Lieferungen, *Hbr.*, 10, 28-13, 30 *bis* Schluss, Nachträge, Register, p. 1477-1743 : Freiburg, Herder, 1991; 12, *Esaias*, edidit Roger GRYSON, Lieferungen 5-8, *Is.*, 10, 20-30, 15, p. 321-640, *ib.*, 1990-1991.

Désormais réparties entre Beuron et Louvain, la préparation et la publication des nouveaux fascicules de l'édition critique de la *Vetus latina* avancent à bonne allure. La plus grande partie du fascicule 11, qui termine le texte du chap. 13 et dernier de l'*Épître aux Hébreux* est consacrée à des témoignages indirects complémentaires de divers versets de l'*Épître*, et à un registre des sigles des manuscrits et des versets de l'*Épître* qu'ils contiennent respectivement. Un registre des auteurs et œuvres (désignés par les sigles contenus dans le fascicule complémentaire de

H. J. FREDE, *Kirchenschriftsteller*, Aktualisierungsheft 1988, Freiburg, Herder, 1988) donne pour chaque œuvre de chaque auteur, en un passage donné avec sa référence chiffrée, les références aux versets — des cinq *Épîtres* — repérées dans ce texte. On peut ainsi commodément se reporter aux témoignages indirects donnés in extenso *ad loc.*, au cours de l'édition. Dans une postface substantielle de trois pages, l'éditeur H. J. FREDE fait le point sur les découvertes survenues au cours du travail. Un nouveau commentaire aux *Épîtres*, d'inspiration antiochienne, a été découvert dans le manuscrit de Budapest. Ce commentaire a été utilisé, peu après sa rédaction, par Pélage, puis par un remanieur qui a augmenté celui de Pélage, enfin par un second remanieur (un Pseudo-Jérôme). O. WERMELINGER en a conclu que cette filière met en valeur l'intérêt, alors croissant, de l'Occident pour *Hebr.*; la place importante de cette *Épître* parmi les sources de la théologie pélagienne; son rôle, enfin, dans les doctrines des pélagiens de la seconde génération.

Ce manuscrit de Budapest s'est avéré contenir un texte du type VL- *D*, semblable à celui qu'utilisait Lucifer de Cagliari; il offre pour la première fois un texte latin complet d'une VL de l'*Épître*, jusqu'ici connue essentiellement par les citations de Rufin. Ce texte est mêlé à celui d'une *Vulgate* hispanique, dans certains témoins manuscrits et auteurs d'Espagne. D'autres observations amènent à reconstituer en partie les modalités du passage de la VL à la *Vulgate* de cette *Épître*. En revanche, la récolte espérée de témoins d'*Hebr.* dans les auteurs africains s'est révélée maigre : cela est sans doute dû aux suspicions envers l'authenticité paulinienne de l'*Épître* qui ont commencé à se manifester dès le V^e^ siècle en Occident.

Les fascicules nouveaux d'*Isaïe* contiennent les grands textes messianiques, si souvent commentés par les exégètes chrétiens, sur la tige de Jessé, « le loup avec l'agneau », l'Esprit et ses vertus; en ces passages, l'édition critique du texte cède la place aux témoignages indirects au long de plusieurs pages : on y trouve ainsi rassemblés de précieux dossiers, à la disposition des biblistes et des historiens de l'exégèse antique et médiévale. L'indication précise, dans les citations de ces témoignages indirects, des principales variantes fondées sur les éditions les plus récentes, accroît encore la valeur scientifique de ce matériel. On n'en admire que davantage la qualité et la rapidité de l'énorme travail consenti par R. GRYSON et ses collaborateurs. La grande tradition des éditeurs de Louvain est toujours bien vivante. On doit se féliciter de cet exemple d'une collaboration européenne si efficace, en souhaitant que d'autres centres scientifiques s'y associent — en hommes et en fonds — pour le bon achèvement de l'immense entreprise.

Jacques FONTAINE.

Corpus Christianorum. Series Latina.

S. Hieronymi presbyteri opera, Pars III, *Opera polemica* 2. *Dialogus aduersus Pelagianos*, cura et studio Cl. MORESCHINI, Corpus Christianorum, Series Latina LXXX, Turnholti, Brepols editores, 1990, XXXII et 138 pages (25 × 15 cm).

Cette controverse en forme de dialogue — au moins pour une part — est le dernier ouvrage polémique de Jérôme. Il marque, avec la réserve que j'indiquerai tout à l'heure, l'entrée officielle de son auteur dans la lutte contre Pélage, aux côtés d'Augustin, dont plusieurs écrits, parvenus en Palestine au printemps de 415, sont mentionnés (mais non relevés ici) dans la dernière page du troisième et dernier livre.

Mais ni les questions doctrinales ni le contexte historique n'ont retenu l'éditeur, qui s'est seulement soucié ici de procurer un texte solide. C'est à la descrip-

tion de la tradition manuscrite qu'est toute consacrée l'Introduction. Après avoir résumé son étude des manuscrits les plus anciens (VI^e-XI^e), parue dans les Mélanges Costanza, MORESCHINI étend l'enquête aux manuscrits des XII^e et XIII^e siècles; puis, passant par-dessus les siècles suivants, il donne un rapide aperçu des cinq éditions imprimées des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dont personne ne s'étonnera que le nouveau texte s'écarte très souvent : les éditeurs humanistes et leurs successeurs recourent d'ordinaire à des manuscrits récents, lors même qu'ils ont à leur portée, comme VALLARSI, des manuscrits anciens : ceux-ci, sans qu'il le sache, lui donnaient accès aux familles que reconstitue la science moderne!

MORESCHINI distingue essentiellement deux familles : *a* (représentée par **Paris**, BN Lat. 1865 et **Vatican**, Reg. Lat. 286, tous deux des IX^e-X^e siècles) lui paraît meilleure que *b*, qui comporte plusieurs sous-groupes (et même une sous-famille *c*, que je puis enrichir d'un membre : **Kues** 52 (C 14), du XII^e siècle, qui est une copie de **Paris**, BN Lat. 10463). Mais l'intérêt de *a* me semble surtout résider dans l'indication du numéro des *capitula* de Pélage, entre 1, 26 (25) et 1, 33 (32), dont il est peu probable qu'elle provienne de Jérôme, pour la raison que j'indiquerai ci-dessous. On verra plutôt en *a* une édition révisée, parfois mal, par un classicisant, à une époque où subsiste l'œuvre de Pélage. C'est en tout cas la famille *b* qui est la plus anciennement et la plus largement attestée. MORESCHINI ne recourt pas à la tradition indirecte. Je renvoie aux extraits de Césaire d'Arles, à l'occasion du concile d'Arles de 529 (Palimpseste de Vienne, dont l'écriture supérieure est du VIII^e-IX^e siècle : G. Morin, *R. Bén.* 21, 1904, 225-239 — Cf. *CC* 148a, 74-76). Ceux-ci relèvent de *b* (et permettent l'une ou l'autre fois d'améliorer le texte : en 3, 19, l. 19 : contra eos qui dicunt, *id est uos*, posse...). Il faudrait voir si les extraits de Florus de Lyon (I. FRANSEN, *R. Bén.* 94, 1984, p. 224 : 10 fragments parfois assez longs) sont proches du ms **Lyon**, Bibl. de la Ville 602 (519), du VI^e-VII^e siècle, le plus ancien représentant de ce *Dialogue* et de la famille *b*. L'ouvrage a été beaucoup utilisé dans la querelle prédestinatianiste, c'est-à-dire à l'époque même des plus anciens manuscrits à nous parvenus et l'enquête mériterait donc d'être élargie.

Un mot du titre : tous les auteurs anciens (Augustin, Julien d'Éclane, Césaire d'Arles, Bède...) parlent de « Dialogus Attici et Critobuli », et c'est manifestement le titre primitif : Jérôme explique dans sa Préface que, pour éviter de personnaliser la querelle, il ne nommera pas celui dont il critique les idées mais fera dialoguer deux personnages dont le premier exprimera les thèses de son adversaire et le second les siennes. C'est aux copistes carolingiens que remonte le titre actuel... simplement plus pratique. (Je signale un piège dont MORESCHINI est lui-même (p. XI) victime : dans le livre 1, à partir de 14 et 14 *bis*, on vit sur une erreur de capitulation transmise par la PL 23. L'édition présente corrige... sans prévenir. Gare aux erreurs!)

Yves-Marie DUVAL.

Corpus christianorum, Continuatio Mediaevalis.

Corpus christianorum, Continuatio Mediaevalis, LXXI, *Chronica Hispana saeculi XII, Pars I*, ediderunt Emma FALQUE, Juan GIL et Antonio MAYA, Turnhout, 1990, 296 pages.

Les excellents philologues sévillans formés par Juan GIL continuent de publier — ici en sa compagnie — des éditions critiques très neuves des œuvres historiographiques latines rédigées par des clercs du XII^e siècle espagnol. Après l'*Historia de rebus Hispaniae* au tome LXX et l'*Historia Compostellana* au tome LXXII, le

Corpus christianorum publie ici quatre textes qui ont pour héros d'illustres hommes de guerre du XII[e] siècle : le Cid Campeador et le roi de Castille Alphonse VI « l'empereur ». A chacun d'eux ont été respectivement consacrés une œuvre en prose et un poème, peu d'années après leur disparition. Ces œuvres célèbres avaient fait l'objet de bien des éditions, par des historiens et philologues espagnols et français; mais un retour exigeant aux manuscrits a permis d'améliorer notablement les textes édités ici.

La préface substantielle et personnelle d'Emma FALQUE à son édition de l'*Historia Roderici uel Gesta Roderici campidocti* (le premier titre est usuel, le second est celui des manuscrits) fait utilement le point sur les principaux problèmes : esquisse biographique du Cid, auteur et date, structure et singularité d'une œuvre écrite « de manière directe et simple au point de paraître désertique » (jugement quelque peu sévère de FLETCHER). L'exposé des manuscrits, de leur stemma, des éditions, des critères (judicieux et nets) de la nouvelle édition, offrent en moins de cinquante pages une introduction de la meilleure venue. Rodrigo Díaz de Vivar est le seul personnage de sang non royal, avec Gelmirez, auquel les chroniqueurs aient consacré une monographie. Elle est évidemment du plus haut intérêt pour ceux qui ne connaissent du Cid que sa descendance romancée. La vie de ce remuant batailleur, deux fois exilé par son prince, et finalement devenu le souverain de Valence, méritait qu'un de ses partisans défendît ses exploits. C'est ce qui fait l'intérêt majeur de ce portrait historiographique, tracé par un contemporain qui eut probablement accès aux archives du Cid. Portrait évidemment plus proche des événements que la stylisation poétique ultérieure du *Cantar de mío Cid*.

Pour ainsi dire à mi-chemin de ces deux œuvres, le *Carmen Campidoctoris* (129 vers conservés, en strophes saphiques rimées) est une célébration dont la forme horatienne annonce déjà le ton lyrique. Les mots de « guerre » et de « geste » y apparaissent à la clé, ainsi que la stylisation à l'antique, dans l'attaque « belli gestorum... Paris et Pyrri necnon et Aeneae... ». Juan GIL s'est réservé cette nouvelle édition d'un ouvrage qui avait retenu l'attention de G. CIROT, E. R. CURTIUS et R. MENÉNDEZ PIDAL, et dont le seul témoin est un manuscrit de Ripoll conservé à Paris.

La seconde partie est réservée à deux œuvres sur le roi Alphonse VII. Antonio MAYA SANCHEZ expose la complexité d'une tradition manuscrite tardive et fort troublée, qui pose des problèmes difficiles à l'éditeur de la *Cronica Adefonsi Imperatoris* en deux livres. C'est pourquoi il a soigneusement argumenté la construction d'un stemma des huit témoins; tous sont des XVI[e] et XVII[e] siècles, mais remontent à un archétype du XIV[e] ou XV[e] siècle, — donc postérieur de deux ou trois siècles à la composition de l'ouvrage. L'éditeur marque ses distances envers la base critique de la dernière édition : celle de Sanchez BELDA, parue à Madrid en 1950, à l'introduction historique de laquelle il rend néanmoins un juste hommage. Les souvenirs bibliques sont si nombreux, dans cette chronique remplie de durs faits d'armes contre les Almoravides, que la *Vulgate* peut servir parfois à appuyer certaines corrections du texte. La phrase horizontale rallongée par la coordination n'est pas sans monotonie dans ces récits, qui sont loin du charme littéraire de l'*Historia* de Gimenez DE RADA : ils gardent la sécheresse des chroniques antiques, et reflètent une piété guerrière où l'on retrouve quelque reflet inversé de l'Islam pur et dur des Almoravides.

Il est donc assez logique qu'un affrontement notable entre les troupes chrétiennes et l'adversaire du sud ait fait l'objet d'une épopée dont nous avons conservé un peu plus de 385 hexamètres : la *Prefatio de Almaria*. Elle nous est transmise par six manuscrits du XVI[e] au XVIII[e] siècle. Elle conte les « bella sub Vrgi facta », — les guerres livrées sous les murs d'Almería — conquise sur les Maures

par une grande armée de coalisés chrétiens en août 1148. Dès le vers 4, apparaît dans le vocabulaire et l'ordre des mots une stylisation antique qui dégage comme un parfum d'*Énéide* : « Inclyta iustorum describam bella uirorum ». Et la présentation des coalisés offre une nouvelle métamorphose du catalogue des alliés au chant VII de l'épopée virgilienne. Cette réception inattendue de l'épopée antique entre Maures et Castillans, au siècle de la seconde Renaissance européenne, a de quoi attirer des vocations de latinistes vers le XII[e] siècle hispanique. On ne peut plus dire qu'ils ne disposeront pas d'excellentes éditions et l'on attend la suite de cette série déjà prestigieuse.

Jacques FONTAINE.

Sources chrétiennes.

AMBROISE DE MILAN, *Hymnes.* Texte établi, traduit et annoté sous la direction de Jacques FONTAINE : Paris, Éditions du Cerf, 1992, 703 pages.

Les *Hymnes* de saint Ambroise marquent, pour la forme et le fond, un début dans la littérature chrétienne; leur importance est capitale et ils méritaient un traitement exceptionnel. J. FONTAINE, depuis plus de vingt ans, s'intéressait à l'hymnodie chrétienne, à preuve les articles réunis en 1980 dans ses *Études sur la poésie latine tardive d'Ausone à Prudence* (cf. les n[os] 2, 3, 4 et 5), déjà placées sous le patronage de David, « le prophète à la harpe », puis en 1981 le volume sur la *Naissance de la poésie dans l'Occident chrétien* (chap. V et VIII), sans compter la direction des Mémoires et des Thèses portant sur saint Ambroise poète. Pour mener à bien cette édition véritablement exhaustive, le Maître s'est entouré de nombreux collaborateurs, en constituant une équipe de douze chercheurs, bref la *Cène* de Vinci en mieux, puisqu'elle est mixte et élimine le treizième convive. Les quatorze hymnes retenus ont été ainsi répartis : J. FONTAINE 3, G. NAUROY 2,5, J.-L. CHARLET, Y.-M. DUVAL et M. PERRIN 2, A. GOULON et H. SAVON 1, J. DE MONTGOLFIER 0,5; M.-H. JULLIEN a présenté les manuscrits et procuré l'apparat critique; P. DIMON et St. PELLISTRANDI ont aidé G. NAUROY pour l'*index* ambrosien et la lexicographie. S. DÉLÉANI a révisé et coordonné l'ensemble (faut-il écrire *oxymoron* ou *oxymore*?); enfin J. FONTAINE, bien entendu, a rédigé l'*Introduction générale* (p. 11-102).

Voici maintenant le contenu détaillé du volume. Les quatre premières parties de l'*Introduction* portent successivement sur l'apparition de l'hymnodie latine, la signification religieuse de l'hymne, son insertion dans la liturgie et son architecture, son style, sa métrique. M.-H. JULLIEN (p. 102-123) décrit et classe géographiquement les trente-sept manuscrits retenus. Chaque hymne est édité et traduit en regard après une introduction et avant le commentaire exégétique (« annotation » est trop modeste); les instruments lexicographiques : l'*index* non lemmatisé et sans références, la mini-concordance (non lemmatisée non plus) et le tableau hiérarchique des mots employés, augmentent encore la valeur de ce magnifique instrument de travail. Pour ma part, je regrette que l'*index* (appelé ici « lexique ») ne comporte pas de lemmes et que ceux-ci n'apparaissent que dans le « lexique fréquentiel ». En tout cas il devient facile de faire une étude thématique de ces hymnes, sur la lumière par exemple (*lux, lumen, illuminare, reuelare, dies* et *nox* ou *caecus*); assurément l'authenticité est déterminante, ainsi pour le martyre, limité à des hymnes controversés.

Parlons un peu de l'apparat; on ne peut pas dire qu'il soit réellement « positif »; ce n'était guère possible, ne serait-ce qu'à cause du nombre des manuscrits recensés; ce qui m'étonne c'est l'emploi inusité de *cett.*, normalement conclusif :

ici on le trouve encore à l'initiale (à la place de ω) et même à l'intérieur de l'unité critique. Les sigles sont lourds : l'initiale géographique en capitale et le numéro de série en minuscule (*Aa*, etc.) ; c'est une technique plus codicologique que critique. Milan et six pays fournissent donc leur initiale ; reconnaissons que c'est suggestif, mais la pratique ne devrait pas être généralisée (au reste l'appartenance géographique n'est pas toujours évidente, ni déterminante). Il me semble que beaucoup de variantes, soit orthographiques, soit amétriques, soit absurdes, auraient pu être omises ; dix bons manuscrits devaient suffire.

Ce qui compte, c'est l'établissement du texte ; car celui-ci présente beaucoup de difficultés. Ainsi en II, 12, *releget* « qu'il éloigne », n'est vraiment concurrencé que par *repellat* (14 *informet* impose le subjonctif), mais le reste : *religet, relegit, religit* est purement orthographique (*i / e*), *repellet* est contaminé, *redegit* inepte ; en I, 25 *lăbantes* (cf. aussi *păuentes*) est nécessaire, malgré son unique témoin, à cause de la longue de *lābentes* et du sens (« chanceler », non « glisser »). C'est si l'on veut la *lectio difficilior*, mais on n'a guère le choix... Ailleurs on peut vraiment parler de *lectio difficilior* : I, 11 *erroribus*, traduit par « rôdeurs », comme la correction *erronibus* (la « métonymie » est rude) ou même de *lectio difficillima* : I, 15 *ipse petra* préféré à *ipsa* ; il faudrait au moins mettre une majuscule, comme dans la traduction (*Pierre*), on n'ose suggérer : *ipse - petra ecclesiae* -. L'orthographe tardive (« décadente » ?) entraîne bien des confusions : I, 16 *deluit*, VIII, 15 *uero* (cf. X, 25), où on ne peut que traduire *uiro* par « Époux », comme dans Corneille : « à l'Époux sans macule une épouse impollue ». Une proposition de J. FONTAINE me paraît très tentante : VII, 19 *stupens*, appuyé par 17 *uidens* plutôt que *stupent*. En V, 17 *procedit* (cf. aussi *procedens*) semble préférable à *procedat*, car on n'a pas d'ordre à donner à Jésus, même à sa naissance ! Partout le parti suivi est discuté et justifié dans le commentaire, qui fait appel, comme le reste, à une imposante bibliographie très à jour.

Saint Ambroise ne constitue pas vraiment le commencement absolu de l'hymnodie (cf. August., *Conf.* 9, 6-7 et Paulin, *V. Ambr.* 13, 3), puisque saint Hilaire l'a précédé, mais les événements de 386 et la lutte contre les Ariens (qui eux aussi chantaient des hymnes, comme les Donatistes adversaires de saint Augustin), ont favorisé le développement de l'hymne et surtout son inclusion dans la liturgie, point capital. C'est bien saint Ambroise qui a imposé au genre le dimètre iambique, généralement octosyllabique, et la répartition en huit strophes de quatre vers, selon un plan normalement quadriparti ; cette structure paire favorise la thèse de l'antienne. Le renouvellement poétique est éclatant et justifie l'enthousiasme de Remy de Gourmont, qui a tant fait pour la remise en honneur du « latin mystique » et voit dans ces hymnes « les plus exquises fleurs du symbolique jardin de la liturgie » (p. 57). Le mérite de saint Ambroise est grand, mais il a eu des émules de valeur, comme le montre l'épineux problème de l'authenticité : quatre, huit, onze ou quatorze hymnes ? Il est tellement difficile de distinguer les hymnes de saint Ambroise des hymnes ambrosiens (J. FONTAINE — comme Littré — refuse avec raison le féminin aux productions chrétiennes) ! On nous propose (p. 96) une répartition entre hymnes sûrs (I, III, IV, V), probables (II, VIII, X, XI), possibles (VI, XII, XIV) et douteux (VII, IX, XIII) ; on pouvait même, comme Biraghi, aller jusqu'à dix-huit. L'ordre suivi est celui de leur succession dans l'année liturgique.

Un travail d'équipe parfaitement conduit et d'une grande homogénéité, une science consommée et bien dominée, partout des explications convaincantes pour les choix du texte et de la traduction en octosyllabes ni assonancés, ni rimés, d'une exactitude remarquable (en XVI 30 *consortio* plutôt « compagnie, société » que « sort » ?).

Enfin, la question de confiance : 703 pages pour 448 vers, soit 28 pages de

texte et autant de traduction, n'est-ce pas trop? Je répondrai résolument : non. Nous avons ici une édition exemplaire, qui satisfait à toutes les exigences, d'un texte essentiel et très délicat, on ne pouvait faire autrement ni plus court. L'introduction et les commentaires sont limpides, ne dissimulent aucune difficulté, condensent une science étonnante et leur lecture intégrale est non seulement enrichissante, mais passionnante. Dernier mérite — bassement matériel — ce beau volume, grâce à de multiples dévouements et concours, ne coûte que 150 F...

Pierre FLOBERT.

TERTULLIEN, *Le mariage unique*. Introd., texte critique, trad., comment. et 4 index, par Paul MATTEI (Collection « sources chrétiennes », n°343) : Paris, Les Éditions du Cerf, 1988, 419 pages.

Composé probablement en 214 après la rupture de son auteur avec l'Église (p. 12-23), le dernier des trois traités de Tertullien sur la question du mariage et des secondes noces (*Ad uxorem, De exhortatione castitatis, De monogamia*) est certainement le plus achevé : la composition en est très soignée, à la fois rigoureuse et subtile (p. 23-36); la réflexion doctrinale s'y approfondit (p. 37-101), et le style s'y fait plus vigoureux et incisif (bel exemple de *retractatio* de Tertullien par lui-même, p. 59-60; le chercheur pourra établir d'autres comparaisons fructueuses, en partant de l'*index* des correspondances entre le *De monogamia* et les deux traités précédents sur le remariage, p. 407). L'excellent ouvrage de Paul MATTEI rend à ce traité l'honneur qu'il mérite.

Une numérotation habile permet au spécialiste de se reporter sans peine du texte édité par P. MATTEI à celui du *C. S. E. L.* (vol. 76) ou à celui du *Corpus Christianorum* (vol. 2). Imprimé avec soin, le texte proposé est accompagné d'apparats fort utiles : apparat des citations et dépendances bibliques et apparat de *testimonia*, ces deux apparats étant repris sous la forme d'*index* à la fin du volume; apparat critique. Ce dernier, très complet, présente les variantes des manuscrits conservés, celles des manuscrits perdus, quand elles nous ont été transmises par les éditeurs anciens, celles du texte imprimé par les éditeurs humanistes, ainsi que les conjectures des éditeurs anciens et modernes. Il est positif, sauf lorsqu'il était possible de recourir, sans risque d'ambiguïté, à une présentation négative, plus légère. Ce subterfuge permet certes un gain de place appréciable, mais ne facilite pas la tâche du lecteur; pour s'y retrouver, celui-ci doit avoir constamment en tête toutes les indications de la p. 115. Au fil du commentaire sont insérées de très nombreuses notes critiques; les choix opérés sont raisonnables (compte tenu de l'incertitude de la tradition manuscrite), prudents (méfiance à l'égard des versions classicisantes); mais il arrive parfois aussi à l'éditeur de rejeter une leçon pour la seule raison qu'elle n'est pas assez conforme au génie de Tertullien!

La traduction est sûre; comme tout traducteur devant le latin difficile de Tertullien, Paul MATTEI est partagé entre le désir, bien légitime, d'être clair et celui de conserver la virulence, les raccourcis, les sauts et les ellipses de l'auteur latin. Le premier désir l'emporte parfois sur le second : ainsi, « divinae institutionis praeiudicium » est glosé en « le jugement préalable que Dieu a donné en instituant sa loi » (5, 1). On relèvera aussi quelques inadvertances : en 4, 3, 1. 23, c'est la leçon rejetée dans l'apparat critique qui est traduite, et non le texte adopté. Un commentaire fourni éclaire l'interprétation. Il témoigne d'une parfaite connaissance et d'une exploitation intelligente de toutes les études concernant le latin biblique et chrétien, l'élaboration et l'expression de la doctrine dans les premiers siècles chrétiens, et plus particulièrement la pensée et l'art de Tertullien. P. MATTEI guide fer-

mement le lecteur, en lui proposant dès l'Introduction une analyse détaillée et structurelle du traité (p. 32-34), et en précisant cette analyse dans des chapeaux qui précèdent l'annotation de chaque chapitre. Il démonte avec habileté les raisonnements et les sophismes du moraliste africain. D'une étude scrupuleuse du texte des citations bibliques du traité et des combinaisons de versets il tire des conclusions intéressantes et ingénieuses concernant la doctrine et l'art d'argumenter de Tertullien. C'est pourquoi on aurait attendu aussi une remarque sur la traduction que Tertullien donne de νεωτέρας dans une citation paulinienne désignant les veuves de moins de soixante ans, par rapport aux πρεσβυτέρας (*1Tim.*, 5, 11). Alors que le texte de la *Vetus Latina*, attesté par Cyprien (*testim.*, 3, 73), présente, tout comme la Vulgate, l'équivalent latin *seniores* (ou *adulescentiores*), Tertullien emploie *iuuenculas* et *iuuenculas uiduas*, diminutif et alliance de mots dont l'ironie devait d'autant moins échapper au lecteur que le contexte montre ces jeunes veuves « faisant leurs délices du Christ » auquel elles se sont consacrées, avant de désirer à nouveau le mariage (*De monogamia* 13, 1).

La même compétence et la même érudition se retrouvent dans l'Introduction. Paul MATTEI tire le meilleur parti des recherches contemporaines et sait à l'occasion affirmer l'originalité de ses propres conclusions. Son analyse du traité, tout en se fondant sur celle de J.-C. FREDOUILLE (*Tertullien et la conversion de la culture antique*, Paris, 1972, p. 128-142), s'en démarque, notamment en présentant l'argument de l'*antiquitas monogamiae* comme le fil conducteur de l'œuvre. L'auteur montre la cohérence de la pensée de Tertullien sur le mariage et le remariage. Contre Marcion, Tertullien affirme la valeur du mariage, voulu par le Créateur en vue de la procréation ; mais à l'approche de la fin des temps, ce but ne vaut plus : le mariage apparaît comme un moindre mal, et seule la virginité peut être dite un bien. Quant au second mariage, il est un adultère, car rien ne brise le lien conjugal, pas même la mort. En inspirant la discipline montaniste du mariage unique, le Paraclet annoncé par Jésus n'innove nullement : même si la faiblesse humaine a inspiré à Paul des concessions indulgentes, toutes les Écritures prônent la monogamie. Enfin, Paul MATTEI découvre l'originalité profonde du *De monogamia* dans la théologie de l'histoire que ce traité contient. Récapitulant en lui toute l'histoire, le Christ fait se rejoindre l'origine et la fin. Le mariage est à comprendre dans cette perspective : par l'action du Christ, tout en tendant vers sa fin dernière, l'homme est rétabli dans ce qu'il était avant la faute, et notamment dans la monogamie.

Simone DELÉANI.

TERTULLIEN, *CONTRE MARCION*, livre I, introduction, texte critique, traduction et notes par René BRAUN (Sources Chrétiennes, n° 365), Paris, Éditions du Cerf, 1990 : livre II, texte critique, traduction et notes par René BRAUN (Sources Chrétiennes, n° 368), Paris, Éditions du Cerf, 1991.

Deux ans après le *De monogamia* de P. MATTÉI (*S. C.*, 343), la collection des Sources Chrétiennes poursuit son entreprise d'édition et de traduction de l'œuvre de Tertullien avec les livres I et II du *Contre Marcion*, établis, traduits et commentés par R. BRAUN. Ces deux premiers livres devraient être suivis prochainement du livre III par le même éditeur-traducteur, puis, plus tard, des livres IV et V avec la collaboration de C. MORESCHINI, chargé de l'établissement du texte.

Cet ouvrage monumental présente un grand intérêt pour la connaissance du christianisme du III^e^ siècle puisqu'il est le principal témoin de l'hérésie marcionite

et qu'il nous offre un riche exposé de la pensée de Tertullien au moment de son évolution vers le montanisme.

Dans l'introduction générale à l'édition des cinq livres, R. BRAUN rappelle la genèse de ce traité qui a connu, du moins pour ses trois premiers livres, trois rédactions successives; il confirme d'ailleurs, à propos des deux premiers livres (p. 75-80), qu'il est possible de percevoir des vestiges du dernier remaniement du texte. Il faut toutefois s'écarter des vues de KROYMANN qui croyait pouvoir distinguer rigoureusement deux rédactions, ainsi que des conclusions de BILL qui voyait dans les chapitres 8-21 du livre I un rajout du dernier remaniement.

Après un exposé de la tradition manuscrite dû à C. MORESCHINI, R. BRAUN présente les deux premiers livres dont il souligne l'unité et étudie l'argumentation. A propos des sources, il se montre critique à l'égard de l'analyse un peu réductrice de QUISPEL qui pensait que le livre I avait été écrit à partir d'Irénée : ni la méthode, ni l'argumentation ne sont proprement irénéennes. Quant au livre II, il ne s'inspire pas seulement de Théophile d'Antioche, mais est aussi tributaire d'Irénée, de Justin, voire de Philon et des traditions juives et rabbiniques.

Étant donné les thèmes marcionites, Tertullien est souvent amené à se référer au texte de l'Ancien Testament, dont il propose une exégèse tantôt figurative et prophétique, tantôt littéraliste et historisante. Enfin R. BRAUN repère les thèmes polémiques et montre la variété des procédés d'exposition et d'expression à l'œuvre dans les deux volumes.

L'édition du texte succède à celle, récente, de C. MORESCHINI (Milan, 1971) qui avait constitué un progrès par rapport à l'édition viennoise de KROYMANN (*C. S. E. L.*, 47, 1906), notamment en étendant le recensement au manuscrit *X*. R. BRAUN a travaillé dans le même sens et est parvenu à un établissement du texte solide et convaincant. Plusieurs principes ont présidé à l'édition de ce texte difficile dont la tradition manuscrite a beaucoup souffert : 1) R. BRAUN a pris le parti très légitime de privilégier le manuscrit *M*, le plus ancien, datant du XI[e] siècle, et s'est efforcé de lui être le plus fidèle possible. Il parvient ainsi à sauver, par rapport à ses prédécesseurs, dix-neuf fois le texte de *M*. 2) Il met à profit son excellente connaissance de la langue et du style de Tertullien pour maintenir des formes pittoresques ou populaires refusées par les éditeurs antérieurs : il conserve ainsi *laciniare* (I, 1, 4), *acror* (I, 2, 3), *supra* (I, 15, 2), *euentetur* (I, 22, 1), ainsi que l'orthographe *elemosinae* (I, 23, 9), et attribue à Tertullien le néologisme archaïsant *lignatus* (II, 21, 2). Il n'hésite pas non plus à rétablir des tours peu classiques dont il trouve d'autres exemples chez le Carthaginois : *post* est admis comme adverbe (I, 5, 2); *deputare* est construit avec la préposition *ab* (I, 16, 2); *superest* est suivi du subjonctif seul sans *ut* (I, 19, 4); *quia* est employé suivi d'une proposition infinitive (II, 27, 4). Une étude exhaustive des emplois de *aetas* amène à proposer, contrairement au texte des manuscrits et des éditeurs précédents et d'une façon décisive, la correction de *aetate* en *aeternitate* (II, 3, 5). 3) La modification de la ponctuation s'avère aussi parfois déterminante dans la compréhension du texte transmis : ainsi, comme R. BRAUN l'avait déjà exposé dans son article « De quelques corrections au texte d'*Aduersus Marcionem*, I-III », *R. S. L. R.*, 21, 1985, p. 49-55, une simple parenthèse au milieu de la phrase, caractéristique du style de Tertullien dans le *Contre Marcion*, permet d'éclairer le texte de I, 17, 3 et II, 22, 4; de même le nouveau découpage de la phrase supprime les difficultés de II, 24, 3; en II, 28, 2 l'ajout d'un point d'interrogation permet de maintenir le texte de *M*, tout en retrouvant le sens de l'autre rameau de la tradition adopté par les éditeurs précédents; enfin un changement de ponctuation peut donner un tour plus expressif à la phrase (II, 5, 1). 4) Une nouvelle collation des manuscrits *M*, *F*

et *X* a permis à R. BRAUN de rectifier la lecture de ses prédécesseurs en I, 14, 4 où la présence, devant *super*, de la conjonction *si* leur avait échappé.

Le texte transmis impose parfois à l'éditeur des conjectures dont quelques-unes sont très heureuses : nous pouvons citer, à titre d'exemple, la correction de *deo ipsa* en *ipsa deus* (I, 3, 2) qui éclaire un texte demeuré jusqu'alors obscur (voir aussi I, 13, 3; II, 24, 5, *etc.*).

L'établissement du texte est rendu particulièrement intelligible par la netteté de l'apparat critique, et surtout par les nombreuses *notes critiques* qui, à la fin des deux volumes, exposent méthodiquement les leçons retenues par les éditeurs précédents et justifient avec précision les choix finalement adoptés. On retrouve la même rigueur dans la traduction de l'ouvrage.

Enfin des *notes infrapaginales*, souvent enrichies par des *notes complémentaires* en fin de volumes, constituent un précieux commentaire ponctuel de ce traité parfois difficile. R. BRAUN s'est dispensé de présenter un exposé systématique de la doctrine de Marcion et renvoie pour cela à l'édition du *De Carne Christi* (J.-P. MAHÉ, *S. C.*, 216, Paris, 1975, p. 69-93).

Devant une édition de cette qualité on ose à peine signaler les erreurs de détail qui ont pu s'y introduire; soulignons cependant la lourdeur de la traduction de l'interrogative en I, 29, 6 (l.48), qui explique peut-être l'absence de traduction de *denique*; en II, 5, 42, si l'on suit l'éditeur dans son commentaire critique, il faudrait supprimer la virgule après *potestate* ou la déplacer après *spondentis*. Pour ce qui est du texte proposé, les choix adoptés, toujours justifiés, peuvent cependant susciter parfois des réserves personnelles ; ainsi serions-nous tenté de garder, en II, 7 (l.4-5), le subjonctif exhortatif *desinas* coordonné à l'indicatif *exigere debes*, qui nous paraît bien dans la manière de Tertullien; en revanche la tentative pour maintenir en II, 12, 2 le texte des manuscrits nous semble peu convaincante : dans le texte de R. BRAUN, *mortis* devient une apposition à *agnitionis* et explicite l'antithèse mort-vie. Cependant cette apposition nous semble plutôt rompre le rythme binaire du passage; en outre le lecteur peut facilement comprendre *arborem agnitionis* comme étant « l'arbre source de mort ».

Nous regrettons d'autre part l'absence totale d'*index*, notamment scripturaire, qui aurait facilité l'utilisation de cet ouvrage : cette lacune sera sans doute comblée dans le dernier volume.

Ces remarques faites, on ne peut que rappeler le grand mérite d'une édition qui, par la synthèse des travaux antérieurs qu'elle présente et surtout par les nombreux apports qu'elle offre, constitue un progrès dans l'édition des textes de Tertullien. Voilà donc un outil précieux pour l'étude de cet auteur, qui nous fait attendre avec impatience les volumes suivants.

Frédéric CHAPOT.

Éditions diverses.

I. G. KIDD, *Posidonius*, vol. II, *The commentary*, Cambridge Classical Texts and Commentaries 14 A et B : Cambridge, 1988, 2 vol., XII + 1058 pages.

La sortie de ce livre est un événement qui réjouira tous les spécialistes de la pensée hellénistique et romaine. I. G. KIDD, qui avait publié en 1972 les fragments de Posidonius rassemblés par L. EDELSTEIN, a réalisé un travail admirable, destiné à devenir l'ouvrage de référence pour ceux qui, à divers titres, s'intéressent au philosophe d'Apamée. Une présentation très claire, des *indices* abondants et précis,